

No. 220

LE NO.

60c.

12 SEP



d'a... u...



LA COMMÉMORATION
DES
MORTS DE DOUAUMONT

FP 47

Chronique des Livres nouveaux

HISTOIRES MONTMARTROISES racontées par dix Montmartrois (PAWLOWSKI, CARCO, DEKOBRA, DELAW, DORGELES, JEANNE LANDRE, MAC ORLAN, POULBOT, SALMON, WARNOD). — Un vol. illustré de 41 gravures et de dix portraits-charge. Couverture en couleur de G. DELAW. — In-16, 260 pages. Prix : 4 fr. 50 net. — (L'Édition française illustrée, 30, rue de Provence.)

Ce curieux recueil d'impressions inédites est dû à la collaboration de dix écrivains qui pour ne pas être tous les dix montmartrois de naissance et de cœur, n'en ont pas moins vécu dans ce quartier pittoresque et fameux. Montmartre, célèbre par sa basilique, ses cabarets, ses ruelles, et ses rapins se révèle sous la plume de nos dix Montmartrois.

Dans quelques années les maisons de rapport donneront à ce quartier l'aspect de tous les quartiers de Paris et les rapins chassés comme des renards iront loger leurs espoirs dans d'autres coins. Les dix Montmartrois qui ont collaboré dans ce volume connaissent bien la question. Pawlowski évoque le maquis, ce fameux maquis de la rue Caulaincourt; il cite des noms dont les propriétaires sont morts ou disparus, des noms de jeunes hommes qui pouvaient faire mieux et qui furent engloutis par les sables mouvants de la Butte. Ce livre est gai. Certains ont gardé de leur passage à travers Montmartre des impressions joyeuses; d'autres sont plus mélancoliques.

A Montmartre, la statue de la misère devrait s'élever sur la place du Tertre, par exemple. C'est un enseignement qui en vaut bien d'autres et qui, comme eux, a l'avantage d'être inutile. Et d'autres avouent franchement leurs dégoûts, et les petits avatars d'un passé sans bienfaits. Tout cela, arrangé par des artistes, produit un livre fort curieux.

Le Montmartre des voyous, des petits modèles, des poètes et des peintres et des pauvres gens est, je crois, pour la première fois attaqué et défendu avec franchise, dans cet ouvrage qui aurait pu emprunter à Marcel Proust, le titre d'un beau livre : *A la recherche du temps perdu*.

Ajoutons que les *Histoires Montmartroises* contiennent des dessins de Poulbot, de Laborde, de Falké, d'Hémaré et de Warnod, des dessins choisis dans les inédits et qui tous rappellent Montmartre, ses paysages et ses mœurs.

LES FAUSSES NOUVELLES DE LA GRANDE GUERRE, par le Dr LUCIEN-GRAUX (Tome V). — Un vol. grand in-16, 404 pages. — Prix : net 6 fr. — (L'Édition française illustrée, 30, rue de Provence.)

L'œuvre entreprise par le docteur Lucien-Graux est déjà considérable et par ce seul fait à peu près inimitable. Le cinquième volume de cette série vient de paraître. Nous reviendrons sur l'ouvrage complet quand le septième volume, qui clôture la série, aura paru.

Ces nouveaux chapitres sont peut-être parmi les plus angoissants de cette œuvre unique et curieuse, où les écrivains futurs trouveront les sujets de chroniques merveilleuses. Ils dé-

voient cette période trouble de la guerre où les drames de la trahison se dérouleront devant les conseils de guerre et la caponnière de Vincennes.

Rien de plus impartial ni de plus lucide n'a été écrit sur les courants du moral allemand, autrichien et russe. Je peux prédire un succès particulier au chapitre traitant des scandales, sans pour cela faire partie de la phalange des prophètes déconfortés dont les prédictions font l'objet d'une étude remarquable.

Je m'en voudrais de terminer ces quelques lignes sans reproduire le passage relatant



G. DE PAWLOWSKI, par lui-même. Portrait-charge extrait du volume *Histoires Montmartroises racontées par dix Montmartrois*.

l'influence du chiffre 11 sur la fin de la guerre.

« L'armistice a été signé à onze heures, le onzième jour du onzième mois de 1918. Or, que dit la Bible, onzième chapitre du onzième livre, onzième verset : « Puisque tu as agi de la sorte et que tu n'as pas observé l'alliance et les lois que je t'avais prescrites, je déchirerai ton royaume et je le donnerai à tes serviteurs. »

Triste cadeau pour les serviteurs, mais il n'en est pas moins vrai que les gentilshommes de fortune qui consultaient la Bible avant de commettre leurs méfaits possédaient des raisons que la raison ignore.

CONTES A MADELON, par GABRIEL TIMMORY. — (Flammarion, édit.)

Les premières mesures de la célèbre chanson servent de couverture à un recueil de contes humoristiques. Ne plaignons pas Madelon. Il est certain que si Peau d'Ane avait été conté à l'accorte servante du cabaret du Tourlourou elle n'y aurait peut-être point pris plaisir. Les contes de M. Gabriel Timmory ne sont pas pour

Il est ici rendu compte de tous les livres envoyés en double exempl. à la Rédaction de J'ai vu..., 30, rue de Provence, Paris.

les servantes. Il n'en sera ni surpris ni désolé. Mais ils sont écrits dans ce style dépouillé et calme qui permet d'affirmer les choses les plus étonnantes avec une conscience pure. Certains, comme *le Nécessaire*, *le Soldat de Marathon* et *la Belle au Bois dormant*, sont parmi les meilleurs contes humoristiques d'une époque qui n'est guère prodigue d'auteurs gais.

L'EFFORT FRANÇAIS, par JOSEPH BÉDIER, professeur au Collège de France. — Un vol. — (La Renaissance du Livre, édit.)

M. Joseph Bédier a réuni tous les éléments de l'effort français pendant la guerre de 1914. Son livre clair et documenté est écrit dans une langue parfaite. C'est d'ailleurs cette raison qui rend l'ouvrage extrêmement facile à lire. M. Joseph Bédier étudie successivement le rôle de l'infanterie, de l'artillerie et des aérostiers pendant la guerre. Ce sont les trois parties d'un poème épique. La France encore une fois s'est appuyée sur son épée, plus belle que celle du roi Marck. Elle a pu se plier mais ne fut jamais rompue. L'acier était de bonne trempe.

DES JARDINS D'AMOUR AUX JARDINS FUNÉRAIRES, par BERTHE DE NYSE. — (Editions de Tanit.)

Des souvenirs communs à toutes les veuves que Mme Berthe de Nyse a traduits en beaux vers parfois familiers. Ce livre n'est pas de la littérature et l'expression de la douleur quand elle n'est pas mise au service de l'imagination ne peut être discutée. Il n'en est pas moins vrai que l'on peut faire de l'art avec ses propres émotions, sans les transposer.

LE CINEMA, par HENRI DIAMANT-BERGER. — Un vol. — (La Renaissance du Livre, édit.)

« Je voudrais, pour plusieurs années, voir bannir de parti-pris le revolver du cinéma. Son usage n'est pas si fréquent dans l'existence et c'est un dénouement bien banal et bien facile à tous les drames sentimentaux qui nous intéressent. L'adultère même n'est pas indispensable, je vous l'assure, à une action passionnante. Quant aux enlèvements, aux substitutions d'enfants, aux séquestrations, aux associations de bandits, aux policiers plus ou moins amateurs, aux vengeances longuement préparées, nous en aurons, hélas! encore pour longtemps notre abondante pâture. »

Ainsi s'exprime avec raison l'auteur de ce livre précis, intelligent et parfaitement documenté. C'est, je le pense, le premier ouvrage traitant de cette question, tant au point de vue technique qu'au point de vue moral. C'est un livre, je le répète, extrêmement clair et qui envisage pour le cinéma des limites beaucoup plus étendues que celles qu'on lui a fixées. Le chapitre sur la technique américaine est des plus curieux.

PIERRE MAC ORLAN.

LIVRES REÇUS

Les angoisses des veilles sous-marines, par le lieutenant GUIERRE (Floury, édit.). — *Raspoutine le moine scélérat*, (Édition Française illustrée).

POUR LA FEMME

Toute femme qui souffre d'un trouble quelconque de la **Menstruation, Règles irrégulières ou douloureuses, en avance ou en retard, Pertes blanches, Maladies intérieures, Métrite, Fibrome, Salpingite, Ovarite, Suites de couches**, guérira sûrement sans qu'il soit besoin de recourir à une opération, rien qu'en faisant usage de la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

uniquement composée de plantes inoffensives jouissant de propriétés spéciales qui ont été étudiées et expérimentées pendant de longues années. La **Jouvence de l'Abbé Soury** est faite expressément pour guérir toutes les maladies de la femme. Elle les guérit bien parce qu'elle débarrasse l'intérieur de tous les éléments nuisibles; elle fait circuler le sang, décongestionne les organes en même temps qu'elle les cicatrise.



Exiger ce portrait

La **Jouvence de l'Abbé Soury** ne peut jamais être nuisible, et toute personne qui souffre d'une mauvaise circulation du sang, soit **Varices, Phlébites, Hémorroïdes**, soit de l'**Estomac** ou des **Nerfs, Chaleurs, Vapeurs, Etouffements**, soit malaises du **RETOUR D'ÂGE**, doit, sans tarder, employer en toute confiance la **Jouvence de l'Abbé Soury**, car elle guérit tous les jours des milliers de désespérées.

La **Jouvence de l'Abbé Soury**, 5 fr. le flacon, toutes Pharmacies; 5 fr. 60 franco; 4 flacons, 20 fr., expédiés franco gare, contre mandat-poste adressé à la Pharmacie **MAG. DUMONTIER**, à Rouen. Ajouter 0 fr. 50 par flacon pour l'impôt. Bien exiger la Véritable **JOUVENCE de l'Abbé SOURY** avec la Signature de **MAG. DUMONTIER**.

(Notice contenant renseignements gratuits).

440.

PETIT

DICTIONNAIRE ORTHOGRAPHIQUE DE POCHE

Indispensable à tous pour écrire sur toutes choses.

Ce petit volume, très élégamment présenté dans une reliure solide et pratique, ne pèse que 95 grammes.

Ce Dictionnaire est *orthographique*; il contient toutes les indications concernant la grammaire, ainsi que les règles essentielles d'accord. Tous les mots, même les plus nouveaux, y sont classés.

En le consultant, on ne doit plus commettre une faute d'orthographe.

Jamais dictionnaire *orthographique* aussi complet n'a été présenté au public sous une forme aussi élégante, aussi pratique et pour un prix aussi minime.

PRIX : 2 fr. 50 net

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 30, Rue de Provence, PARIS

5^e Année. — N° 220.

Le N° : 60 cent. (Tous les vendredis.)

12 SEPTEMBRE 1919.

ABONNEMENTS : France et Colonies françaises : Un an : 30 fr. - Six mois : 15 fr. 50. — Étranger (Union postale : Un an : 38 fr. - Six mois : 20 fr.)

ADMINISTRATION & RÉDACTION : 30, rue de Provence, PARIS. — (Tél. : Bergère 39-61 ; 39-62). — L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE

(Copyright 1919 by L'Édition Française Illustrée, Paris.)



ISADORA DUNCAN DANS SON ÉCOLE DE BELLEVUE, A MEUDON

LA CÉRÉMONIE DU VERDON ET LE PREMIER DÉPART DE LA FAYETTE

C'EST à M. Damour, député des Landes, que revient l'initiative de la proposition d'élever un monument commémoratif de l'intervention des États-Unis d'Amérique, dans la grande guerre de 1914.

Le maire de Bordeaux fit sienne cette idée, en la rapprochant de ce que la Gironde vit le premier départ de La Fayette, allant mettre, en 1777, son épée au service de l'Indépendance américaine.

Avec l'appui du conseil municipal, du conseil général et de la chambre de commerce, et sous les auspices d'un Comité exécutif, on décida d'élever, à l'entrée de la Gironde, sur la Pointe de Grave, face à l'Océan, un monument grandiose qui personnifierait le Droit, digne pendant de la Liberté éclairant le monde, aux approches de la rade de New-York. C'est ce monument dont le Président Poincaré a posé la première pierre, le 6 septembre 1919, mais qui, dans la pensée des initiateurs, devait être posée par le Président Wilson.



En effet, dans le courant de janvier 1919, des pourparlers avaient été engagés dans le but que le président américain vînt s'embarquer à Bordeaux, lors de son premier retour aux États-Unis. Déjà l'emplacement du monument avait été définitivement choisi par une Commission envoyée sur le terrain et des sondages pratiqués à l'entrée de la Gironde avaient permis de s'assurer que le *George Washington*, sur lequel embarquait le Président, pourrait mouiller aux abords du Verdon.

Pressé de retourner aux États-Unis, le Président Wilson n'avait pu prendre aucun engagement à ce sujet. Lorsqu'il retourna en Amérique, pour la seconde fois, il en fut de même, malgré les démarches du Comité exécutif qui appela son attention sur ce que La Fayette était parti du Verdon, en 1777; le Comité demandait que le Président voulût bien repartir du même point.

La Fayette est-il bien parti de ce



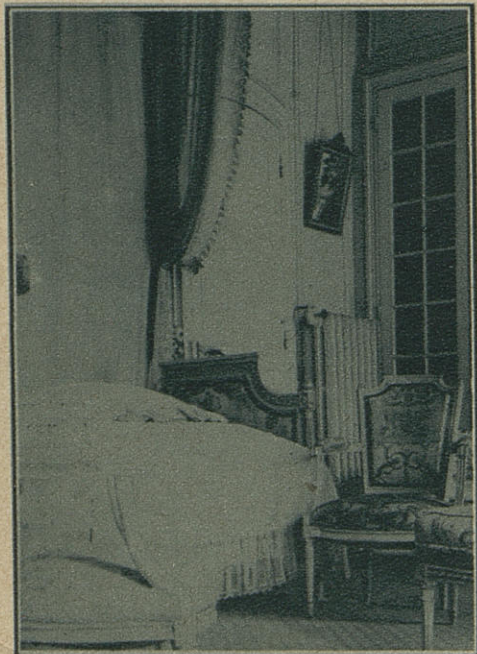
point? C'est ce qu'il convient d'examiner.

Depuis l'arrivée de l'armée américaine en France, et notamment à l'occasion de la commémoration de l'Indépendance Day, on s'est plu à rappeler les circonstances du premier départ de La Fayette pour l'Amérique. Mais on a écrit avec une imprécision qui laisse dans le vague la vérité historique et que voici, dans sa matérialité.

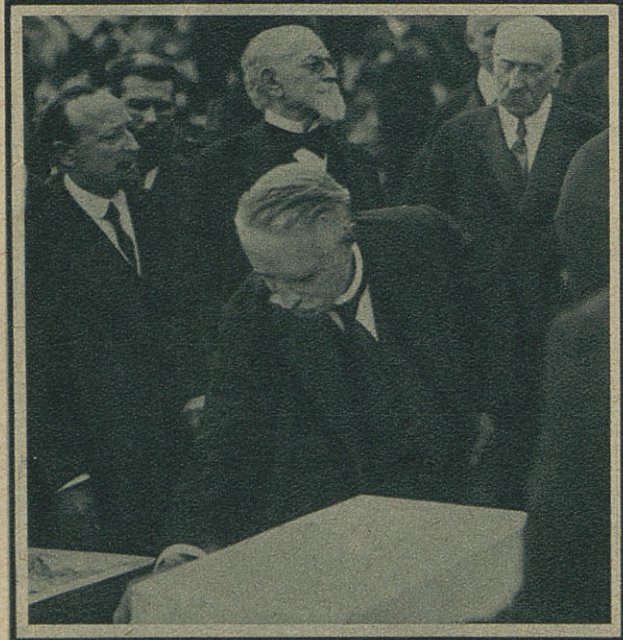
La Fayette, qui venait d'Angleterre où il avait eu des conférences avec Silas Deane, l'un des agents de la « Nouvelle-Angleterre », arriva à Bordeaux le 19 mars 1777 et descendit chez son oncle, le maréchal de Mouchy, commandant la généralité de Guienne. Il était accompagné de quelques fidèles, dont M. de Mauroy et le baron de Kalb. Lui-même ne se nommait que Gilbert du Motier; il sentait fort bien que des projets de croisade, médités avec la fougue de ses vingt ans, dans un idéal de fraternité et d'indépendance, étaient surveillés de près par la Cour, qui voyait, au travers, une guerre possible avec l'Angleterre!

Aussi, le voilier la *Victoire*, de 246 tonneaux, qui devait l'emmener avec ses compagnons, avait-il été affrété pour le Cap. Déjouant, à la fois, l'éveil de M. de Sartines, ministre de la marine, et du commissaire général de marine, à Bordeaux, M. Lombard, la *Victoire* descendait, le 24 mars 1777, la rivière et mouillait en rade de Pauillac. Mais La Fayette n'était pas à bord. Le 25 au soir, seulement, il se rendait par la voie de terre dans ce petit pays, grâce aux moyens que de Mouchy avait mis à sa disposition. Il montait à bord de la *Victoire*, en rade de Pauillac, dans la nuit du 25 au 26. Au petit jour, le voilier appareillait et le 26, à midi, il arrivait en vue du Verdon, d'où il prenait la mer.

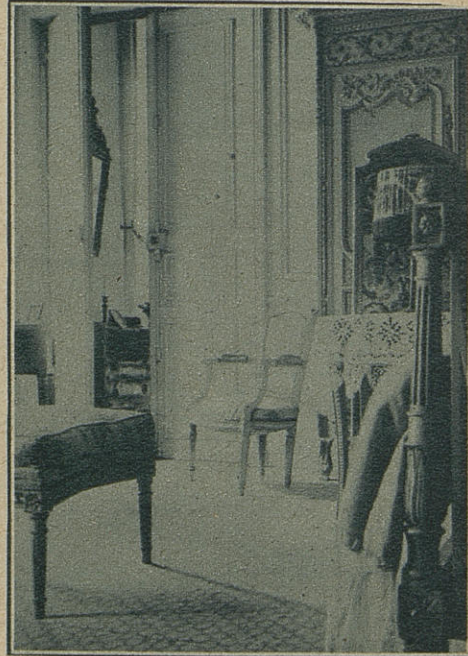
Cet embarquement nocturne de La Fayette à Pauillac, nous en sommes absolument certains, par des lettres publiées et que le baron de Kalb (6 destiné, un Boche au service de la France), l'un des compagnons de La Fayette,



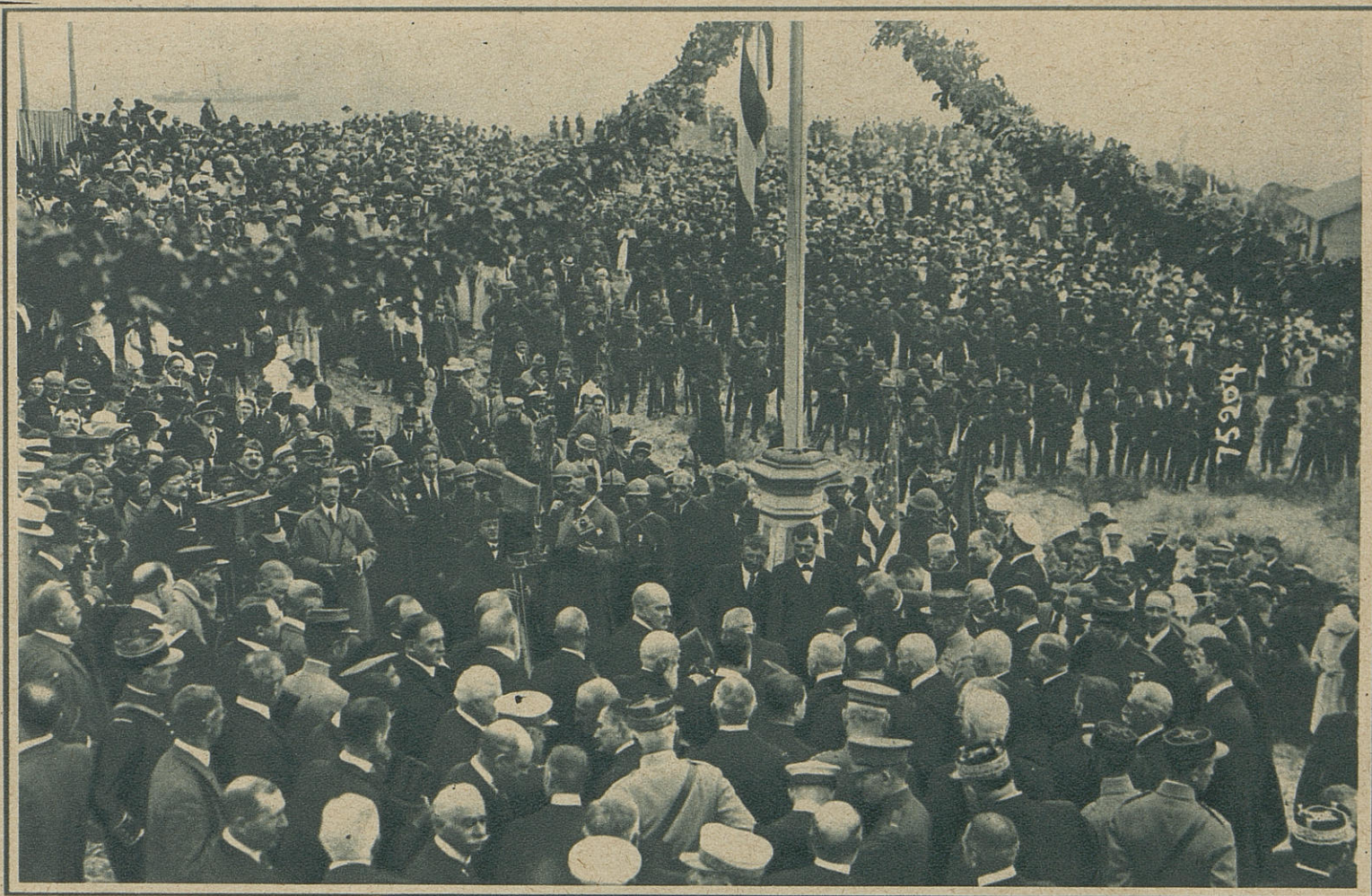
La chambre où est mort La Fayette dans un vieil hôtel historique de la rue d'Anjou en 1834.



De bas en haut : le Président Poincaré, M. Wallace, ambassadeur des États-Unis à Paris, et M. Paul Deschanel, président de la Chambre des Députés, posent la première pierre du monument commémoratif de l'intervention américaine en France.



Autre vue de la chambre de La Fayette à l'hôtel Liouville. On remarquera l'épaisseur de la porte blindée qui est authentique.



La foule à la pointe de Grave écoutant les

discours du P^a et de M. Maurice Damour.

adressait à sa femme. Car La Fayette n'écrivait pas !

Toutefois, la *Victoire* avait pris la mer non pas pour l'Amérique, mais pour le petit port espagnol de Pasages, dissimulé au fond d'une baie voisine de Saint-Sébastien. Dès l'arrivée, La Fayette y trouva des lettres de cachet, ce qui l'obligea à revenir immédiatement en France. Il laissa la *Victoire* à l'attendre, aux ordres de Kalb, et il prit avec son ami de Mauroy, la voie de terre, pour se rendre à Bordeaux. Incarcéré au château Trompette, il obtint peu après son élargissement, à la condition de rejoindre Toulon, la nouvelle garnison qui lui était assignée. Il n'en fit rien non plus !

Le 15 avril, il quitte Bordeaux avec de Mauroy ; puis, en route et hors de vue, il laisse son ami seul dans la berline et, déguisé en postillon, monte en poste devant. Il arrive à Bayonne, y relaye, couche dans une écurie, s'arrête à Saint-Jean-de-Luz où il est reconnu par une servante d'auberge qu'il rend silencieuse et arrive, enfin, à Pasages le 17 avril. Il retrouve la *Victoire* et comme, entre temps, il a reçu de Paris des renseignements particuliers, il donne l'ordre de lever l'ancre, le 20 avril



M. Wallace répond à M. Poincaré.

solliciter l'aide du roi, qui ordonna d'envoyer en Amérique un corps de 6 000 hommes, sous les ordres de Rochambeau. La bataille de York-Town décida de l'indépendance des États-Unis, qui fut reconnue par l'Angleterre, dans le traité de Versailles (1783).

Telle est, à grands traits, l'histoire des premières années de jeunesse de ce grand Français qu'on qualifiait, parfois, sur ses vieux jours, de « marquis républicain ». Né en 1734, au château de Chavaniac d'Auvergne, il mourut à Paris, âgé de soixante-dix-sept ans, en son hôtel de la rue d'Anjou. La chambre où il rendit le dernier soupir fait partie d'un corps d'appartement habité, maintenant, par maître Liouville, l'éminent avocat du barreau parisien. Mais il ne reste plus, comme souvenir du marquis, ou plutôt du général, qu'une épaisse porteblindée, avec d'énormes serrures.

Et comme conclusion, tout en nous reportant à la cérémonie récente du Verdon, rappelons que, topographiquement — donc historiquement — La Fayette posa son dernier pas sur la berge de la Gironde, à Pauillac, lors de son premier départ pour l'Amérique, en 1777.

ÉMILE SERVANT.



Le Président s'entretient avec les orphelins de la guerre.

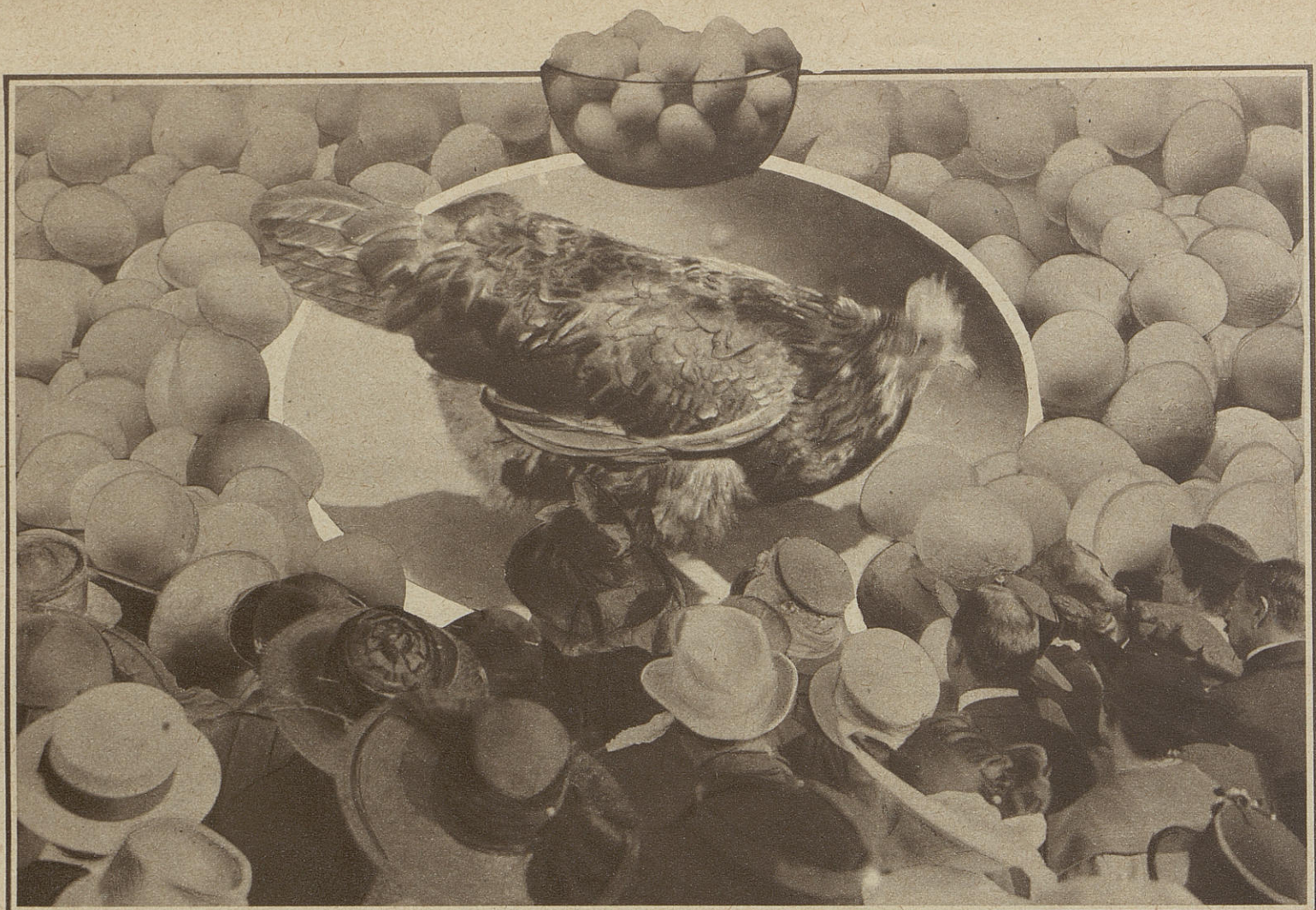
1777 — cette fois, pour l'Amérique. Le 13 juin, après une traversée de cinquante-quatre jours, la *Victoire* arrivait à South Inlet, près Georgetown, dans la Caroline du Sud. La Fayette et ses compagnons, aussitôt débarqués, trouvèrent des chevaux

sellés, au trot desquels ils rejoignirent les chefs de l'insurrection qui lui assignèrent ainsi qu'à Kalb des postes de commandement, aux armées insurgées.

Après deux années de lutte sans solution, La Fayette revint en France



M. Poincaré serre les mains à un mutilé de la guerre.



LA POULE AUX ŒUFS D'OR. — UNE POULE QUI POND 151 ŒUFS EN UN SEUL MOIS

L'histoire nous vient de l'Amérique, mais il paraît qu'elle est exacte et c'est notre confrère l'*Opinion* qui la raconte. C'est une référence. Quoi qu'il en soit, la poule est âgée de trois ans, et appartient à M. Rhodes, un fermier de West-Salem (Wisconsin, Amérique.) Sa poule a pondu — des témoins confirment le fait, du 3 mai au 4 juin cent cinquante et un œufs. Par ces temps de vie chère,

c'est une véritable mine. La plus forte journée de ponte fut celle du 2 juin. Notre poule pondit 15 œufs dont 13 en une heure ! sans avoir pris le temps de manger ou de boire. Naturellement, comme le dit notre confrère, on est tenté de croire que cette poule est un canard. Mais enfin des procès-verbaux ont été rédigés et les experts commis ont juré de dire la vérité. Rien que la vérité.

LES PIERRES PRÉCIEUSES

Tous les journaux ont parlé dernièrement du diamant bleu. Cette pierre fameuse aurait le privilège affreux de faire périr ses possesseurs de mort violente.

Superstition, mais qui a de vieilles racines. Le moyen-âge croyait en effet que la pierre précieuse n'était pas du tout une pierre comme les autres, qu'elle possédait une mystérieuse vie intérieure : quelques-unes, affirmait-on, hâtaient la mort. Comme le diamant bleu, le monde se recommence toujours.

Ainsi les personnes qui s'intéressent aujourd'hui à lui avec passion rejoignent, à travers le temps, les alchimistes qui, sous Charles V, avançaient sans rire que les pierres précieuses se formaient dans la tête des vieux crapauds.

La vie courante traîne mille petites superstitions, la plupart terriblement anciennes. Les pierres gardent les leurs toujours.

Le diamant a la réputation de donner du courage et jadis les hardis chevaliers affilaient la pointe de leur épée dans de la poudre de diamant.

Le rubis enlève la mélancolie et calme la colère.

Le saphir désaltère. Inutile de l'avaler, il suffit de le poser sur la langue pendant deux minutes. C'est magique. Essayez !

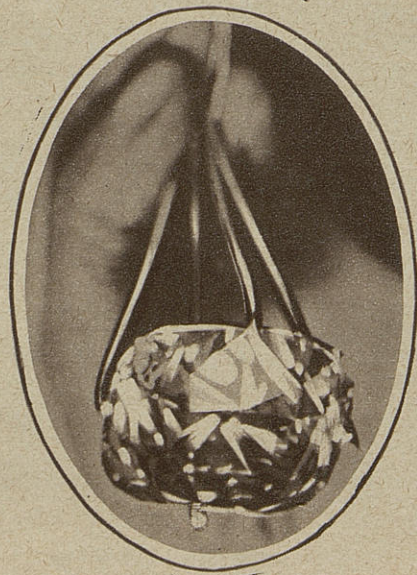
Le saphir ne s'en tient pas là. Saint Géverne a découvert qu'il décomposait le poison. Comment ! En tous cas, il tue l'araignée à coup sûr. Un verre retourné sur une araignée voisinant avec un saphir, c'est la mort rapide pour le malheureux insecte.

Il y a des pierres pareilles à des fées. Le don de l'éloquence est accordé à quiconque porte un agate au doigt. Tous, hélas ! n'en portent pas au Palais ou à la Chambre.

La chrysolithe guérit de la peur, et le béryl rend amoureux. Non contentes de faire éprouver des sentiments, quelques pierres en ressentent par elles-mêmes.

Le grenat est joyeux, il n'aime que la joie et la procure.

La topaze est une fille du Sud. Elle aime le soleil, les ciels profonds et bleus. Par le beau temps seul, elle consent à briller. Autrement elle boude. S'il doit pleuvoir, elle s'obscurcit.



Un des plus beaux diamants du monde et qui vaut la somme de 500.000 livres sterling.

L'émeraude est plus compliquée encore. Elle est si chaste que la vue d'une impureté la choque. Elle se brise alors tout entière. Mais elle ne se brise pas toujours. Trop de belles mains ne la porteraient plus.

Mais dans le royaume du sentiment, il y a

mieux que la pure émeraude ; il y a la sensible turquoise. Ce n'est pas en vain que les Anglais la comparent au myosotis et l'appellent, comme lui, « Nem'oubliez pas ». A chaque douleur de son propriétaire la malheureuse pierre bouge dans sa monture. Elle éprouve des chocs. A la mort de celui qui la possède, elle pâlit rapidement et meurt à son tour. Elle meurt en beauté, car il y a d'admirables turquoises mortes.

La bienfaisance des pierres est si étendue qu'on ne peut énumérer toutes les bontés qu'elles réservent aux heureuses personnes qui peuvent se les procurer.

Tandis que la hyacinthe vous économise l'achat d'un paratonnerre, en écartant la foudre de la maison où elle est placée, quelques autres pierres remplacent les médicaments. Elles sont, si l'on peut dire, pharmaceutiques. Autrement élégantes qu'une trousse de poche contre les accidents, elles peuvent, montées en bague ou en collier, rendre cependant les mêmes services.

Le diamant est sans rival contre les évènements. Faites donc respirer un diamant au lieu de sels. Le saphir, lui, agit contre les saignements de nez ; et l'émeraude guérit du mal de mer. Le sang des blessures est éteint par la jaspé et pour guérir de la jaunisse entrez-vous une escarboucle dans la bouche.

Jusqu'ici lorsque vous achetez un bijou vous recherchez la beauté de la taille, l'élégance dans la monture. Vous étiez guidée par le prix, la mode de telle ou telle pierre. Vous n'étiez qu'un profane. En même temps que de la splendeur, vous achetez des services grands ou petits, des dons et jusqu'à des vertus.

Pensez-y en choisissant vos bagues. Contre cent louis, c'est le malheur et le bonheur de toute votre vie que vous échangez.

ANDRÉ FRÉMAUX.



LES PIEDS A LA MODE CET ÉTÉ



LA MODE ARABE A DEAUVILLE.

Constatez une fois de plus combien les femmes manquent de logique quand il s'agit de la mode !... Personne qui ne se lamente sur les méfaits de la vie chère. C'est même un lieu commun dont on nous rebat un peu inutilement les oreilles, puisque celles mêmes qui se plaignent le plus ne font rien pour remédier à la crise. Les souliers les plus classiques valent trois fois plus cher qu'avant la guerre et c'est le moment que l'on choisit pour porter des chaussures d'une extrême fantaisie et d'une résistance très discutable. Quel que soit le quartier où vous appellent vos affaires, quel que soit le temps qu'il fasse jetez un coup d'œil sur les petits pieds d'une Parisienne? Voyez-vous la moindre bottine classique à boutons ou à lacets? Non, sauf pour le sport, la botte jaune un peu lourde et arrondie, ce que nous appelons « forme américaine », alors que nos alliées ne portent plus guère que des souliers si pointus, si pointus qu'un coup de pied de l'autre côté de l'Océan doit être plutôt particulièrement désagréable. Voyez-vous, vraiment, beaucoup d'honnêtes souliers Richelieu? Non, ou bien alors ils sont ajourés, perforés, piqués ou tarabiscotés au point qu'il ne reste presque plus de cuir (une si précieuse matière et si rare et si chère)... Mais vous voyez prestes et alertes, spirituels ou prétentieux, des petits pieds chaussés de « pumps » à bracelets, de souliers à barrettes, de petits sabots de cuir, de cothurnes à laçage compliqué, de duc de Guise à boucles de jais ou de strass, de gros souliers à franges de cuir genre Mocassin, de brodequins genre cycliste à triple boucle d'acier, de Molière à gros pouf de velours et enfin du dernier venu dans la mode d'un soulier sans ouverture genre soulier à la Poulaine (moins le bout), qui semble moulé sur le pied et qui ne s'enjolive ni de boucle, ni de barrette, ni de nœud et reste tout uni. Il n'y a que l'embarras du choix dans la collection de ces fins souliers qui n'ont qu'un défaut : celui de n'avoir pas du tout été combinés en vue des services qu'on attend d'eux, à savoir : marcher avec aisance, traverser la chaussée boueuse sans se mouiller les pieds et... durer plus d'une semaine sans être déformés.



HOMME OU FEMME?
CHERCHEZ LES ÉPERONS.

LES ÉCRITURES SECRÈTES

L'ART de correspondre en écriture secrète, la cryptographie, à proprement parler, ne date que de quelque cinq cents ans. Des procédés employés par les anciens, le plus connu consistait à écrire en longueur sur une peau d'anguille appelée *scytale*, enroulée en spirale autour d'un bâton et qu'on adressait, déroulée, au correspondant. Pour le lire, celui-ci se servait d'un bâton pareil à celui qu'avait employé l'expéditeur. Il y enroulait de nouveau le message, rétablissait ainsi la continuité des lignes, et c'était une très petite ruse, l'enfance de l'art. On peut en dire autant des missives inscrites sur le crâne d'un esclave préalablement rasé et dont on laissait ensuite repousser les cheveux avant de l'envoyer auprès de celui qui le raserait de nouveau et lirait le message. On avait le temps, à cette époque-là, et de nos jours, ces ruses relèveraient plutôt de la revue de music-hall.

Bacon, qui s'est intéressé à cette question comme à tant d'autres, disait que les conditions à remplir pour une écriture secrète étaient : qu'elle ne fût laborieuse ni à écrire, ni à déchiffrer ; qu'elle fût impossible à déchiffrer pour ceux qui n'étaient point initiés ; enfin, qu'à son aspect on ne pût soupçonner le secret, condition à laquelle il est particulièrement difficile de satisfaire.

C'est cette dernière nécessité qui avait conduit à l'emploi des *grilles*. On appelle ainsi des cartons rectangulaires, de la dimension adoptée pour une page de lettre et percés, de place en place, de trous qui, dans les deux cartons appartenant aux deux correspondants, sont exactement superposables.

Supposons qu'on veuille envoyer ce message secret : **Nous n'avons plus de vivres que pour deux jours.** On applique la grille sur la feuille de papier, et dans chacun des trous on inscrit un des mots de la dépêche. Puis, comme il reste des blancs entre les mots, on remplit ces blancs de façon à former une missive de sens indifférent ou destiné à égayer celui qui intercepterait le message dont le texte deviendrait, par exemple :

« Je tiens à vous dire que nous avons fait notre enquête et n'ignorons rien. Nous avons des preuves et plus qu'il ne nous en faut des noms de ceux qui spéculent sur les vivres que nous avons en abondance. Nous savons que Pierre est parti pour la Hollande et qu'il doit séjourner de deux à quatre jours avec Marie. »

Mais, quand le destinataire y appliquera sa grille, il ne verra plus apparaître que les mots que nous avons indiqués en caractères gras et qui correspondent chacun à l'un des trous de la grille.

On conçoit qu'avec une infinie patience — et c'est précisément l'une des qualités maîtresses d'un déchiffreur de quelque valeur, — on pourra parvenir à choisir les mots voulus et à déchiffrer ce message, même sans le secours de la grille. Et puis le destinataire de la dépêche peut perdre sa grille et, s'il est pressé... De plus, cette grille peut tomber aux mains de l'ennemi. Sans compter que les blancs doivent être fort adroitement remplis pour que des différences dans le serrage des lettres n'attirent pas l'attention d'un regard observateur. Et puis un tel moyen de correspondance ne saurait être employé que par un rédacteur accoutumé à bien écrire en prose et parfaitement maître de sa langue. Autant dire qu'il est peu pratique et, de fait, les grilles sont depuis longtemps abandonnées.

On a donc plutôt recours aux procédés dits par *interversion* et par *transformation*. Dans les plus simples des systèmes par interversion, chaque lettre de la dépêche à cryptographier est invariablement traduite dans le texte secret par la même lettre ou le même chiffre.

Voici qu'une nouvelle affaire d'inculpation d'intelligence avec l'ennemi, l'affaire Judet, découverte comme toutes les autres : Bolo-Duval-Mata-Hari, etc. grâce au déchiffrement d'un télégramme secret en l'espèce une note confidentielle de Jagow à von Lankenshel du service international d'informations remet au premier plan de l'actualité la question des cryptogrammes et de leur lecture. Elle a toujours passionné tous les amis du mystérieux qui sont légions. Aussi croyons-nous intéressant de donner à nos lecteurs ces quelques notes sommaires sur les écritures secrètes et le moyen d'en trouver la clef.

A sera, par exemple, représenté par 7, b par x, c par o, d par : e par x, et ainsi de suite.

Or, même si l'on a pris la précaution de ne

vous avez quelque patience, vous arracherez bientôt son secret à ce mystère-là. Il suffit que vous sachiez qu'en français la lettre la plus fréquente est l'e, que les combinaisons de deux lettres *le, la, de, et* se retrouvent très souvent, de même

que les finales *tion, ment...* etc., etc. ; vous en viendrez vite à bout. Un enfant de quinze ans s'en tire aisément.

Mais ces systèmes, on les complique. On peut représenter chaque caractère simple par un double caractère, convenir que la première lettre d'un mot sera représentée par un chiffre appartenant à un premier alphabet secret, que la seconde appartiendra à un autre et ainsi de suite. Cela paraît beaucoup plus difficile, et cependant le problème est à la portée d'un bon apprenti cryptologue. Pourtant, ces systèmes peuvent encore se compliquer étrangement, au moyen des *clefs* et des *doubles clefs*, ainsi que par l'introduction de caractères nuls. Nos lecteurs nous sauront gré de nous arrêter ici ; nous deviendrions abstrus et il vaut mieux envoyer ceux que ces arcanes intéressent aux traités de cryptographie qui sont nombreux en France.

Dans les méthodes par transposition, plus simples que celles dont nous parlions en dernier lieu, on substitue les unes aux autres les lettres du texte à chiffrer par des moyens dont voici un aperçu. Il s'agit, par exemple, de chiffrer cet avis : *Affaire manquée ; brûlez liste*, et l'on a choisi pour « clef », si l'on veut, le mot *merci*. Si nous numérotons les lettres de cette clef suivant leur ordre dans l'alphabet, *merci* deviendra 4 2 5 1 3. Écrivons la dépêche comme ceci :

1	2	3	4	5
A	f	f	a	i
r	e	m	a	n
q	u	é	e	b
r	u	l	e	z
l	i	s	t	e

Cela fait, nous écrivons le nombre correspondant au mot « clef » et, dans l'ordre indiqué par ses chiffres, nous disposons les colonnes verticales ci-dessus, ainsi qu'il suit :

4	2	5	1	3
a	f	i	a	f
a	e	n	r	m
e	u	b	q	e
e	u	z	r	l
t	i	e	l	s

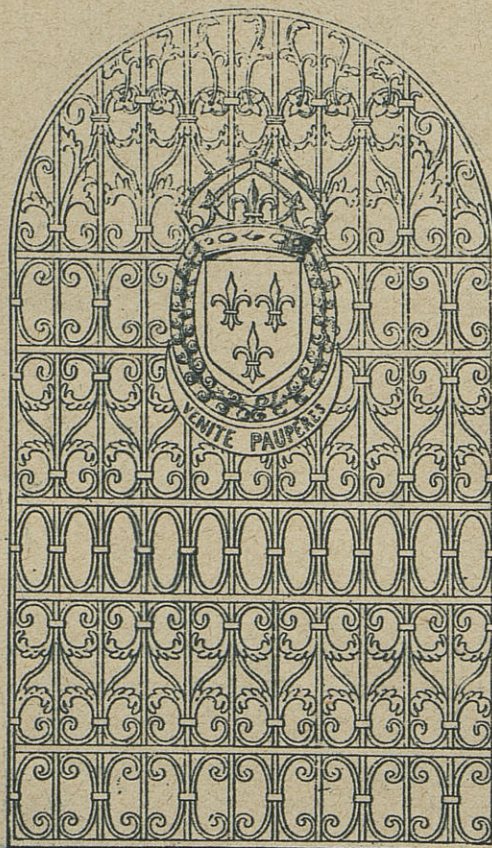
Et nous adressons à notre correspondant — qui connaît le mot « clef », naturellement, — le cryptogramme suivant :

Afafaenrmeubqeeuzrtiels.

Le destinataire n'aura qu'à refaire en ordre inverse les opérations que nous venons de faire et il lira aisément ce qui paraîtrait illisible pour tout homme ne possédant pas la clef... si le cryptologue n'était pas là.

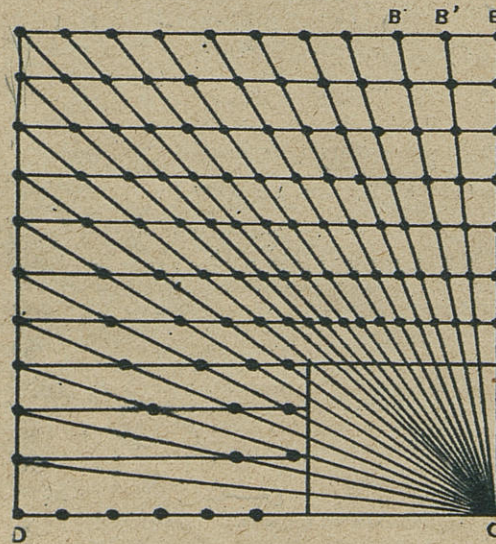
Mais il est là et on peut bien employer tous les autres systèmes encore plus compliqués et que nous ne saurions expliquer ni énumérer sans ennui pour nos lecteurs, jusqu'aux chiffrages mécaniques au moyen de codes et d'appareils spéciaux ; on peut bien inventer des systèmes encore inédits : le déchiffreur déchiffre toujours, tôt ou tard, infailliblement, en dépit des savants inventeurs qui croyaient avoir enfin trouvé le cryptogramme indéchiffable.

Il s'arme de patience et, connaissant les particularités orthographiques de toutes les langues, ainsi que tous les systèmes d'écriture secrète déjà connus, agissant d'ingéniosité, de flair, d'intuition, essayant, tâtonnant, recommençant sans se lasser, il finit par mettre en clair l'obscur et rébarbatif cryptogramme.



Une grille, une simple grille de fer, dont le dessin pourrait servir de grille cryptographique.

pas séparer les mots pour rendre le déchiffrement plus difficile, ce travail n'est qu'un jeu d'enfant. Sans être cryptographe pourvu que



La grille secrète dont se servait Charles-Quint.

ABEL, PETIBEAU.

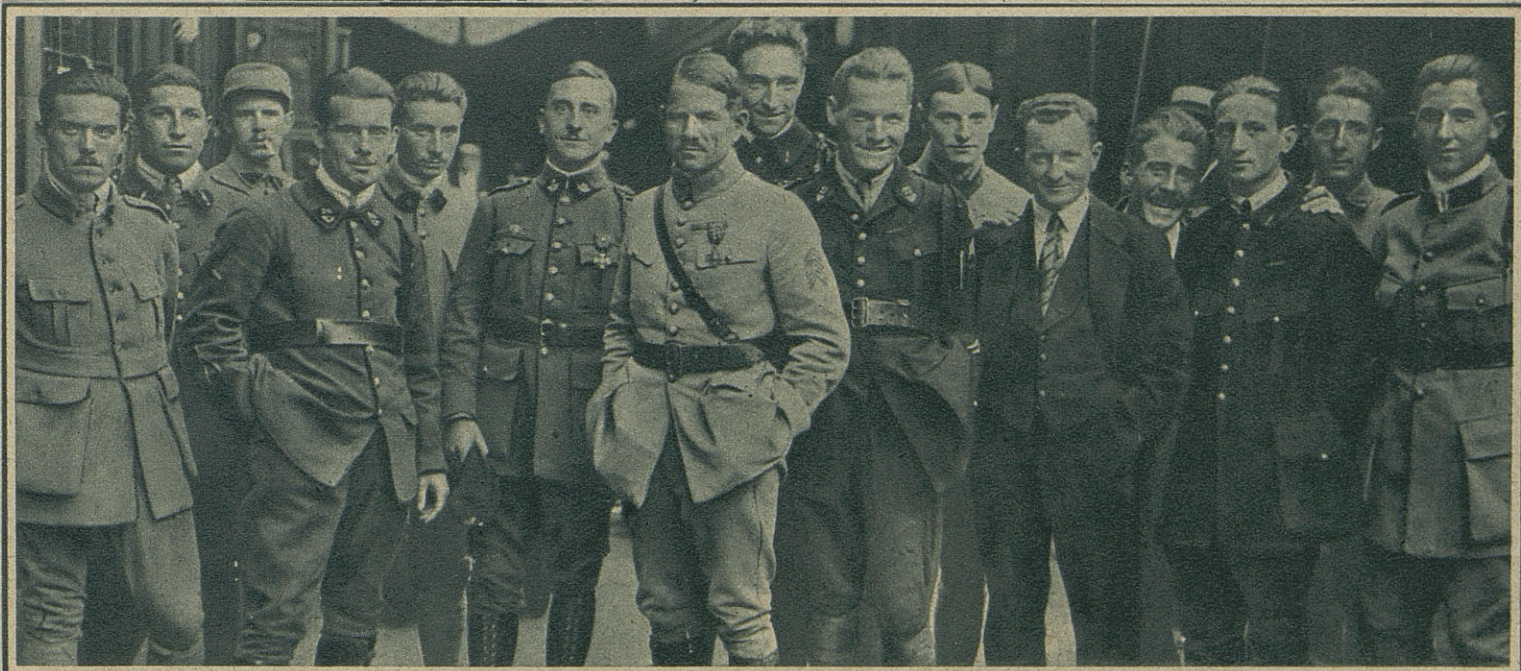
UN CHOU-FLEUR	UNE BOTTE DE CRESSON		UNE SALADE	UN KILO HARICOTS
UNE BOTTE CAROTTES	400 GR^{ES} DE PÊCHE		UN POULET	400 GR^{ES} DE BEURRE

2 camemberts	2 ^f 40	2 camemberts	3 ^f 80
5 K ^S pommes de terre	2. . .	5 K ^S pommes de terre	2. 50
1 kilo haricots	2. 10	1 kilo haricots	3. . .
1 poulet	10. . .	1 poulet	16. . .
1 salade	0. 25	1 salade	0. 40
1 botte carottes	0. 50	1 botte carottes	0. 80
1 botte cresson	0. 25	1 botte cresson	0. 50
1 botte poireaux	0. 40	1 botte poireaux	0. 90
1 chou-fleur	1. 40	1 chou-fleur	2. 50
250 gr. d'ail	1. 10	250 gr. d'ail	2. 40
400 gr. de beurre	3. . .	400 gr. de beurre	4. 80
400 gr. de pêche	1. 60	400 gr. de pêche	2. 40
TOTAL 25^F . . .		TOTAL 40^F . . .	

DANS UNE COOPÉRATIVE DE CONSOMMATEURS
25 FRANCS = 40 FRANCS

Voici sous forme d'image un exemple de ce que peuvent obtenir dans la lutte contre la vie chère les coopératives de consommateurs. Les résultats résumés sous cette formule : **25 francs = 40 francs**, nous sont donnés par la coopérative d'Asnières qui a pu servir à ses membres

pour la somme de 25 francs les aliments et les denrées dont on lira dans nos tableaux le détail. Ils auraient coûté aux prix normaux 40 francs, soit une économie de près de 40 p. 100. Telle est la vertu de la coopération. Dans ces conditions, comment ne pas multiplier ces initiatives.



L'ÉQUIPE FRANÇAISE DE FOOT-BALL QUI DEVAIT ALLER SOUTENIR NOS COULEURS A STOCKHOLM ET QUI, AUX DERNIÈRES NOUVELLES, N'A PAS CONCOURU. L'ÉQUIPE SUÉDOISE S'ÉTAIT MESURÉE AVEC UNE ÉQUIPE ALLEMANDE, ET S'ÉTAIT AINSI DISQUALIFIÉE.

J'ai vu.
LES PETIT PAUVRES ANGLAIS S'EN DONNENT A CŒUR JOIE

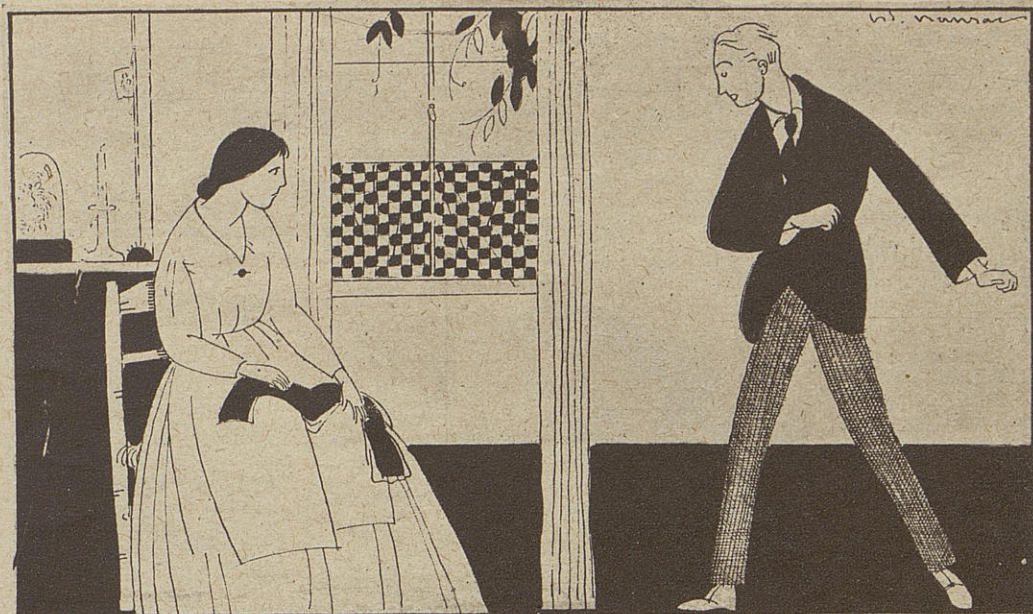


Un des résultats de la guerre a été que les générations qui l'ont faite en ont rapporté — avec l'horreur de recommencer le massacre — un affectueux souci des tout petits. Combien de fois ce cri de nos soldats: « Je me bats pour que mes enfants ne connaissent pas ce cauchemar ! » n'a-t-il été poussé

dans le tumulte de la bataille. Et les enfants sont choyés comme ils ne l'ont jamais été. C'est tout l'avenir d'une race décimée qu'ils portent en eux. En Angleterre, comme chez nous, on leur veut des vacances dorées. Et voici qu'aux environs de Londres, les colonies scolaires se multiplient.



UN DES PLUS CHARMANTS TABLEAUX DE DETROY " LA CONVERSATION GALANTE " QUI FIGURAIT A BERLIN ET QUE RÉCLAME A L'ALLEMAGNE NOTRE MINISTRE DES BEAUX-ARTS



IL ME FAIT UNE SCÈNE ÉPOUVANTABLE.

LA DERNIÈRE VISITE

« MADAME LÉON, laissez donc mon petit jupon. Vous le terminerez demain. J'aime mieux que vous mettiez aujourd'hui au pardessus de mon mari; nous sortons ce soir, et si la doublure de la manche est encore déchirée, il n'en a pas fini de faire la vie. Je vais vous donner de la satinette, que j'avais mise de côté pour une jupe à moi... Mais dites donc, madame Léon, qu'est-ce que vous avez? On dirait que vous avez pleuré? »

— Rien, madame. Ce n'est rien.

— Allons, voyons, dites-moi ce que vous avez?

— J'aimerais mieux n'en pas parler, madame. Ça fait aujourd'hui quatre ans... de mon pauvre garçon...

— Vous avez perdu un fils?

— Et de quelle façon, madame!

— Je ne vous demande pas...

— Vous avez sans doute entendu parler de Hucheux?... C'est mon vrai nom, madame. Ici, à Paris, ça ne fait trop rien... parce que c'est en province, chez nous, que l'affaire a eu lieu. Il faut vous dire, que je me suis mariée à vingt ans, avec un jeune homme qui avait un an de moins que moi.

— Vous vous étiez plu?

— Non, madame. On était cousins. On s'est marié; une idée qu'est venue un jour, parce qu'on se connaissait. On s'aimait comme cousins. On n'aurait jamais songé à s'aimer autrement. C'était un bon gros garçon, qui ne disait jamais grand'chose. On a été marié six semaines. Il est mort d'un chaud et froid. Je suis restée enceinte d'un petit, qu'est arrivé huit mois après.

« Sa fluxion de poitrine, mon mari l'avait attrapée à l'enterrement de sa tante, qu'avait une mercerie dans la ville où nous habitions. J'ai donc repris la boutique, question d'avoir un état, étant femme seule, plutôt que d'aller coudre chez l'un ou l'autre. Et je me suis mise à élever mon petit moi-même, sans vouloir épouser qui que ce soit qui ne manquait pas; ils étaient trois après moi à me dire que j'étais jolie, et à me proposer le mariage, même un monsieur qui était adjudant-vaguemestre, et qui se faisait en plus de ça quarante francs par mois avec des écritures, chez un boucher.

« Mon petit a grandi gentiment. Je l'ai mis à l'école. Il était des mieux élevés et savant, toujours premier, madame, pour l'arithmétique et l'orthographe. Jusqu'à dix-huit ans, ce petit garçon-là ne m'a donné que de la satisfaction. Jamais à sortir, à lire toujours. Je croyais que c'était bon et ça lui perdait la tête. Il semblait bien que sous le rapport des femmes et de leur fréquentation, il tenait de son père, un homme plutôt tranquille qui n'en savait pas plus que moi quand je l'ai connu. Et puis, madame, tout à coup, dans la maison d'un de ses petits camarades, il a fait tout justement la connaissance d'une dame, qui était la femme d'un commerçant de l'endroit.

« Un jour, il vient me trouver et me dit :

« — Ma mère, il me faut absolument quatre mille francs.

« Il savait que j'avais un peu d'argent de côté. Comme de juste, je lui demande qu'est-ce qu'il veut en faire. D'abord, il ne me le dit pas, et puis le voilà qui me raconte toute l'histoire, comme quoi il avait des rapports avec cette dame, comme quoi le mari de cette dame allait faire faillite, et qu'il voulait empêcher ça. Naturellement, je refuse. Le voilà qui me fait une scène épouvantable. Mais qu'est-ce que vous voulez? Je ne voulais pas donner une somme pareille. C'était pour lui que je la gardais. Et puis je ne savais pas où ça s'arrêterait. Et puis on ne donne pas l'argent comme ça.

« — Ah! c'est ainsi, qu'il me dit, je vais le demander à parrain.

« Son parrain habitait dehors de ville, dans la dernière maison du faubourg. C'était un ancien fabricant de tonneaux, qui allait sur ses quatre-vingts ans.

« — Je connais ton parrain, que je dis. Il ne te prêtera rien, mon petit. Tu l'indisposeras contre toi, ce qui sera très fâcheux.

« Bon! il s'en va tout de même. C'était un peu après l'heure du dîner. Je l'attends jusqu'à onze heures du soir. Puis je me mets au lit.

« J'étais un peu inquiète. Mais enfin ça lui était déjà arrivé une ou deux fois de décou-

cher. Le lendemain matin, toujours pas d'Henri. C'était jour de marché, je m'en vas sur la place avec mon panier. Et voilà, madame, ce que j'entends :

« C'étaient deux vieilles femmes de la campagne qui causaient, deux marchandes de légumes.

« — Oui, que disait l'une, il n'a pas dû faire résistance. Un vieillard de plus de cent ans. Il lui a tapé la tête avec un chandelier de cuivre.

« — Ça doit être quelque chemineau qui s'aura dit qu'il y avait de l'argent chez le vieux tonnelier.

« A ce moment, madame, comment est-ce que j'ai pu tenir debout, je ne me l'explique pas. J'avais des tremblements dans les jambes. Je ne savais plus où j'étais, j'entendais les volailles, et les femmes, avec leurs cris qui chantaient sans discontinuer. Puis voilà que j'écoute d'autres personnes qui parlaient de la chose, et qu'est-ce qu'elles disent celles-là? Que c'était un soldat en permission qu'avait fait le crime, et qu'il était déjà en prison... Alors, je me suis sentie heureuse, heureuse, comme jamais je n'avais été. Le bruit du marché c'était doux, doux. Ça sentait bon le beurre et la plume de poule.

« Je ne sais plus quoi que je vais acheter, un chou ou des carottes. Et voilà qu'on parle de la même histoire. Et voilà encore ce que j'entends...

« Une demoiselle, qu'était bonne chez le pharmacien, disait qu'on ne savait pas qui avait commis le crime. Je m'approche, et je dis :



JOUR DE MARCHÉ. — J'ENTENDS DEUX FEMMES DE LA CAMPAGNE.



IL LAVAIT SON PALETOT DANS LA CUVETTE...

« — C'est un soldat en permission.
 » — Non, non ! que dit cette jeune fille. On a bien arrêté un soldat. Mais on l'a relâché tout de suite. Il a bien expliqué où c'est qu'il était au moment du crime.
 » Je rentre à la maison sans faire mon marché. Je ne pensais à rien. J'avais les jambes faibles, et j'étais comme écoeuvée. Mais je ne savais pas si j'étais malheureuse ou tranquille. Et voilà, madame, voilà qu'en rentrant dans la chambre de mon garçon, qu'est-ce que je vois ? Henri avec une cuvette d'eau sur le parquet et qui lavait son paletot dedans.

« Je me suis mise à pleurer, à crier comme une folle. Il a pleuré aussi, en me disant de me taire.

« — Qu'est-ce que tu as fait là, mon Henri ?
 » Et je pleurais. Je pleurais comme je pleure à présent.

« — Et vous n'aviez pas un peu peur de lui ? Un peu d'éloignement ?

« — Pour mon petit, madame !... Ah ! qu'il me faisait de la peine !... Il était là, sans bouger, sans penser à se sauver des gendarmes. C'est moi qui y ai dit de partir. Mais il ne pouvait pas s'en aller par la gare. Comme il montait bien en vélo, et qu'il avait même vendu le sien toujours pour cette femme, je lui donne de l'argent pour qu'il s'en achète un autre, et ce qu'il lui fallait pour s'en aller quelque temps. Il m'embrasse, il me laisse toute seule à cacher ses vêtements. Ils n'étaient pas tachés, mais ils étaient mouillés et l'on pouvait se demander pourquoi il avait lavé des effets de drap qu'on donne plutôt d'habitude au dégraisseur. Quand la nuit est venue, je les ai enterrés dans le jardin.

« Jen'ai vu personne avant le lendemain. Deux hommes de chez le commissaire sont venus demander après mon fils. Et le procureur est arrivé lui-même. Il a cherché partout sans rien trouver. Moi, je leur ai répondu que mon enfant était parti depuis plusieurs jours. Et j'étais tranquille, si vous aviez vu ! Moi qui suis craintive pour parler aux personnes, je n'aurais jamais cru ça de moi, d'avoir tant d'aplomb pour mentir à ces messieurs-là. Mais, puisqu'il fallait, il fallait.

« Je pensais que cela irait bien. Il n'y avait pas grandes charges contre Henri, et il ne reviendrait pas sitôt. Il aurait pu très facilement se sauver et se mettre à l'abri. Seulement, qu'est-ce que vous voulez ? Il est revenu dans le pays deux jours après. Il ne pouvait pas s'arracher de cette femme. C'était un bon petit garçon, bien doux et bien timide. Mais, depuis qu'il était pris par elle, il n'avait plus peur de rien. Il est revenu pour la voir passer. Il a rôdés autour de chez elle dans la rue des Chaumières. C'est alors qu'un gamin qui l'a rencontré l'a dit à un autre, qui savait qu'on le cherchait, et qui l'a dit à Chevalet, le garde de la ville. Et Chevalet, avec un de ses camarades, n'a eu qu'à venir le prendre au coin de la rue comme on prend un petit oiseau avec la main.

« On a été très bon pour moi, dans mon entourage. Les gens ne se privaient pas d'être gentils. Je sentais même que ça les flattait de faire les généreux, et même ils m'énervaient à me répéter que ce n'était pas de ma faute si j'avais mis au monde un être, comme ils disaient, dénaturé. Ils disaient que c'était un criminel endurci, un monstre effrayant, parce que la tête de la victime avait été tout écrasée à coups de chandelier. Moi, je pensais bien que ça s'était passé dans un moment d'affolement, et que, s'il avait tapé comme un sauvage, c'était parce qu'il ne savait plus ce qu'il faisait. Cela, je l'ai répété bien des fois à

son avocat, M^e René Ginard. Mais il ne l'a jamais dit. D'ailleurs, il n'écoutait pas ce que je lui racontais. Je crois que j'avais fait un choix malheureux de cet avocat-là ! C'était un jeune homme qui se remuait beaucoup, toujours à organiser des réunions de jeunes avocats, et avec ça pas beaucoup de causes. C'était un grand brun, très occupé de sa belle barbe frisée. Ce que je me suis sentie colère contre lui, aux assises ! Je voyais tant et tellement qu'il ne pensait qu'à parader, et des « Monsieur le



« JE N'AVAIS RIEN DIT A PROPOS DE FANNY... »

président » par-ci, et des « Monsieur l'avocat général » par-là ! Notre malheur à nous, ça lui était bien égal !

« Le moment dur, c'est quand le jury s'est retiré, et qu'on a attendu dans la salle d'audience. Le garçon du tribunal, avant que les jurés aient fini, est rentré dans la salle. Il venait de leur porter les lampes. Il a dit quelque chose aux avocats. Et ils m'ont tous regardée.

« Quand on a fait entrer Henri pour lui lire la sentence, il l'a écoutée tout droit. Puis il a regardé autour de lui comme pour me chercher. Il ne m'a pas vue. Il s'est retourné du côté du gendarme. Il a touché gentiment sa casquette en passant devant lui. Et il est sorti comme si de rien n'était.

« Je n'avais rien dit à l'avocat à propos de Fanny, la femme, car Henri m'avait fait jurer de n'en pas parler. Cette dame, vous pensez bien que je ne l'aimais pas, suffit qu'elle soye été la cause de tout ce malheur. Et puis, elle n'avait pas donné signe de vie depuis que mou gosse était en prison. Elle n'y avait seulement rien fait dire. C'était peut-être compréhensible, vu sa situation qu'elle devait ménager, et son mari, et ses enfants. Quand Henri me parlait d'elle, et qu'il me paraissait triste de ne pas la voir, j'aurais voulu lui dire qu'il fallait l'excuser. Mais, tout de même, je ne pouvais pas. J'avais un sentiment, comme de la jalousie, de voir que je comptais moins que cette Fanny. J'avais beau me dire que les enfants sont comme ça, ça me faisait de la peine.

« Ça a dû être une époque terrible pour vous !

« — J'ai peur de m'en rappeler, madame. Et pourtant, à certains instants, je ne souffrais pas, je ne pensais à rien. On venait à la veillée,

le soir. On parlait du procès, de choses et autres. Je faisais du vin chaud. Il me semblait, par moments, que je rêvais, que rien n'était arrivé.

« Et puis, tout à coup, une nuit, je me suis dit que ça approchait, et je me suis mise à grelotter dans mon lit. Alors j'ai pensé qu'il fallait savoir, dès la veille, quand est-ce que ça allait avoir lieu. Je passerais une nuit affreuse, mais du moins, jusque-là, tous les soirs, en me couchant, je n'aurais pas la peur d'apprendre quelque chose en me réveillant le matin. Alors, tous les soirs, à la tombée du jour, à l'heure du train de Paris, je m'en allais rôdailler à la sortie des voyageurs. Et c'est comme ça qu'un soir j'ai vu arriver l'homme et ses deux employés. Ils avaient des pardessus gris et des chapeaux melons. Et ils ont fait charger sur une tapissière leur colis, qui était enveloppé dans des toiles.

« Il était environ sept heures du soir. J'avais vu Henri la veille au matin, et je devais le revoir deux jours après. Je ne pouvais pas quitter ce petit-là sans lui dire adieu.

« Je savais très bien qu'on ne pouvait pas entrer dans la prison en dehors des heures indiquées. Mais je connaissais M. Bellot, le gardien-chef, et je me suis dit qu'il me donnerait peut-être la permission. Quand je suis entrée dans sa salle à manger, c'est bête ce qu'on se rappelle, je vois toujours son saladier de pommes de terre sur la table. Il mangeait avec sa dame et ses enfants. J'entre donc et je me mets à pleurer, sans pouvoir rien dire. Il savait à quoi s'en tenir sur le lendemain matin, car il ne me demande pas pourquoi je pleure.

« — Monsieur Bellot, que je dis, je veux le revoir !

« — Ah ! madame, qu'il me répond, c'est impossible. Je serais révoqué, sûr et certain.

« Mais il m'a vue si malheureuse qu'il a eu pitié, et qu'il m'a dit de venir avec lui dans sa tournée, et que je pourrais embrasser mon garçon, en passant, une petite seconde... Nous voilà donc partis dans les couloirs. C'était une très vieille prison, où la nuit était toute sombre. C'est à peine si on voyait les lampes à chaque bout des corridors. M. Bellot tenait à la main sa lanterne qui

« Nous montons au second étage, et nous arrivons devant une porte...

« — C'est là, qu'il me dit... Embrassez-le par le guichet !

« — Huchoux ! qu'il appelle à demi-voix. Il y a quelqu'un qui veut vous embrasser.

« Alors j'ai plutôt deviné que vu qu'il était au guichet, et j'ai entendu qu'il disait à voix basse :

« — C'est toi, Fanny !

« En même temps il appuyait sa figure contre la mienne et m'embrassait comme personne ne m'avait jamais embrassée...

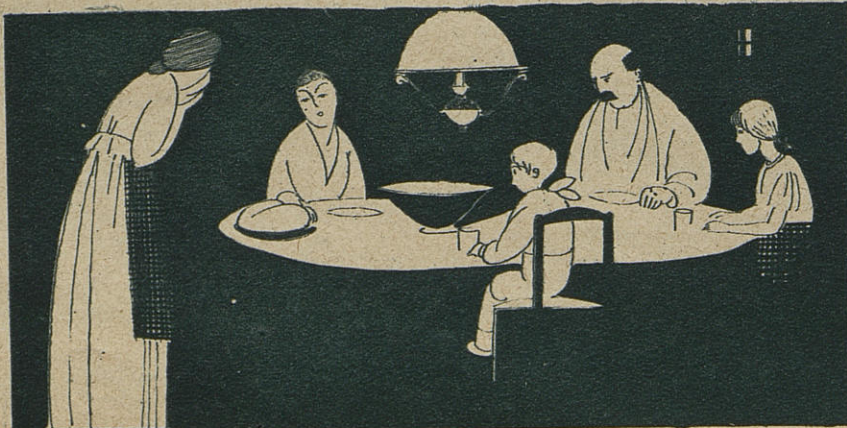
« — Pauvre femme ! Ça a dû vous faire gros cœur, qu'il pense à l'autre?...

« — Moi, madame. Oh ! je ne songeais guère à ça. Il était si heureux ! si heureux ! Je sentais ça dans son baiser. Et je n'avais qu'une peur, c'était qu'il s'aperçoive qu'il se trompait. Aussi, j'ai été contente, quand le gardien m'a entraînée ! Et cette dernière nuit, qui m'effrayait tant, que je ne croyais pas pouvoir la passer vivante, eh bien ! j'ai dormi jusqu'au grand jour. J'ai eu d'abord, en me réveillant une défaillance affreuse, en pensant que c'était fini. Puis, j'ai pensé qu'il était mort heureux, et j'ai tricoté jusqu'au soir, sans rien dire, après un jersey à grosses mailles, qui était à peine commencé et que j'ai terminé complètement dans ma journée. »

TRISTAN BERNARD.



« Et... j'AI TRICOTÉ JUSQU'AU SOIR. »



« MONSIEUR BELLOT, QUE JE DIS, JE VEUX LE REVOIR. »



« J'AI PENSÉ QU'IL ÉTAIT MORT HEUREUX. »



L'heure de la lessive.



La ronde avant le défilé.



Le défilé.



AU CAMP DE VACANCES DE SAINT-GERMAIN-EN-LAYE

Nous avons raconté dans un de nos derniers numéros comment fut installé pour les enfants de Paris ce camp modèle où ils trouvent, en même temps que des soins attentifs une vie au grand air saine et forte. Tout d'abord 150 enfants y furent hospitalisés. Mais les parents vinrent, racontèrent aux amis comment leurs petits « profitaient » sous la discipline paternelle du commandant Coste qui s'est dévoué à cette œuvre, et l'on dut élargir le

camp et y recevoir de nouveaux pensionnaires. Les enfants qui y demeurent sont aujourd'hui au nombre de cinq cents qui ne donneraient pas leur place pour tout l'or du monde. Pensez donc, ils s'amuse comme des fous et réalisent chaque jour, sous une surveillance amicale, la vie de Robison ! Voici quelques clichés pris à une fête de gymnastique qu'ils ont donnée en l'honneur de leurs visiteurs, où l'on comptait, s'il vous plaît, cinq généraux.



La recherche des épaves de l'Invincible Armada dans la baie de Tobermory (île de Mull.)

LES TRÉSORS DE LA MER

MAINTENANT que les sous-marins ont cessé leurs sinistres agressions, les superbes paquebots sillonnent à nouveau l'océan chargés de richesses de toutes natures. Mais, il n'en est pas moins vrai qu'au fond des mers gisent des trésors innombrables dont les torpillages de la dernière guerre ont encore accru considérablement l'importance. Les abîmes recèlent dans leurs profondeurs, du fait des seuls naufrages, plus de richesses que n'en contiennent les mines d'or et de diamant du Transvaal, de l'Alaska et même du monde entier. Depuis que l'homme a connu le secret de la navigation, la mer a englouti des lingots d'or et d'argent, des monnaies de toute espèce et de toute époque, des pierres, des gemmes et aussi des œuvres d'art.

Au lendemain de l'armistice, et même avant la suspension des hostilités, des sociétés s'étaient fondées en Angleterre et en Amérique dans le but de ravoir le plus possible des millions qui ont été coulés au fond de l'eau durant la guerre. Des appareils spéciaux ont été inventés dans ce but, et le travail a déjà commencé. On a même retiré un million de livres sterling en lingots d'or provenant de l'épave du transport *Laurentic*, torpillé en janvier 1917 en vue des côtes d'Irlande. Il est d'ailleurs possible que ces entreprises aient

quelque succès, surtout lorsque les navires ont été coulés sur des bas-fonds, non loin des terres.

LES NAVIRES DE TOURVILLE

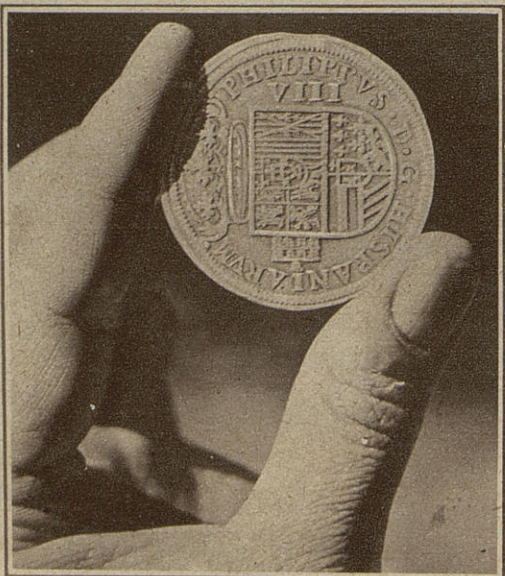
Si bizarre que cela paraisse, la recherche des trésors perdus au fond des mers n'est pas une chose nouvelle. N'avons-nous pas vu

l'Etat français mettre en adjudication le 27 février 1914 la faculté d'extraire de la mer, sous l'île Tahiton près du cap de la Hague, ce qui peut rester dans les vaisseaux que Tourville perdit en cet endroit lors du désastre naval du 31 mai 1692.

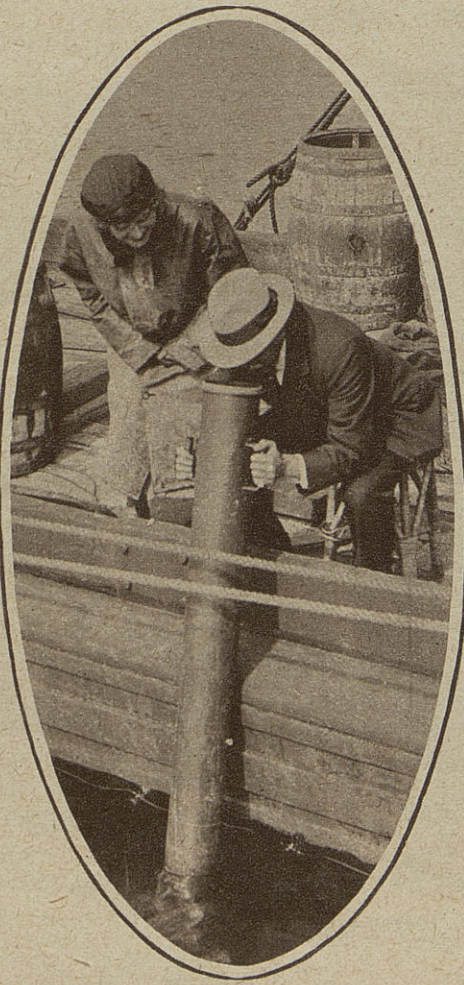
On sait que l'illustre marin avait été contraint, malgré tous ses avis, par un ordre écrit de Louis XIV à l'instigation de Pontchartrain, de livrer bataille à des forces doubles. Avec 44 navires portant 20 000 marins et 3 500 canons, il dut engager la bataille contre 99 vaisseaux anglais et hollandais portant 40 000 marins et 7 000 bouches à feu.

Malgré des prodiges de valeur et de manœuvre, Tourville, qui était le meilleur marin de son temps, vit toute son escadre incendiée par les boules de résine enflammée, les barils ardents et les pots à feu de l'ennemi. Le *Soleil Royal*, vaisseau amiral, l'*Admiral* et le *Triomphant* se réfugièrent sous le port de la Hogue, mais furent brûlés le lendemain. Si 13 vaisseaux réussirent à franchir le raz Blanchard, 4 autres furent incendiés sous le fort et 6 autres encore furent incendiés le 2 juin par l'amiral anglais sir John d'Ashby. Tous ces vaisseaux portaient de l'or et de l'argent pour la solde des équipages et pour les frais d'entretien de l'escadre, sans parler de la vaisselle

de la baie de Tobermory.



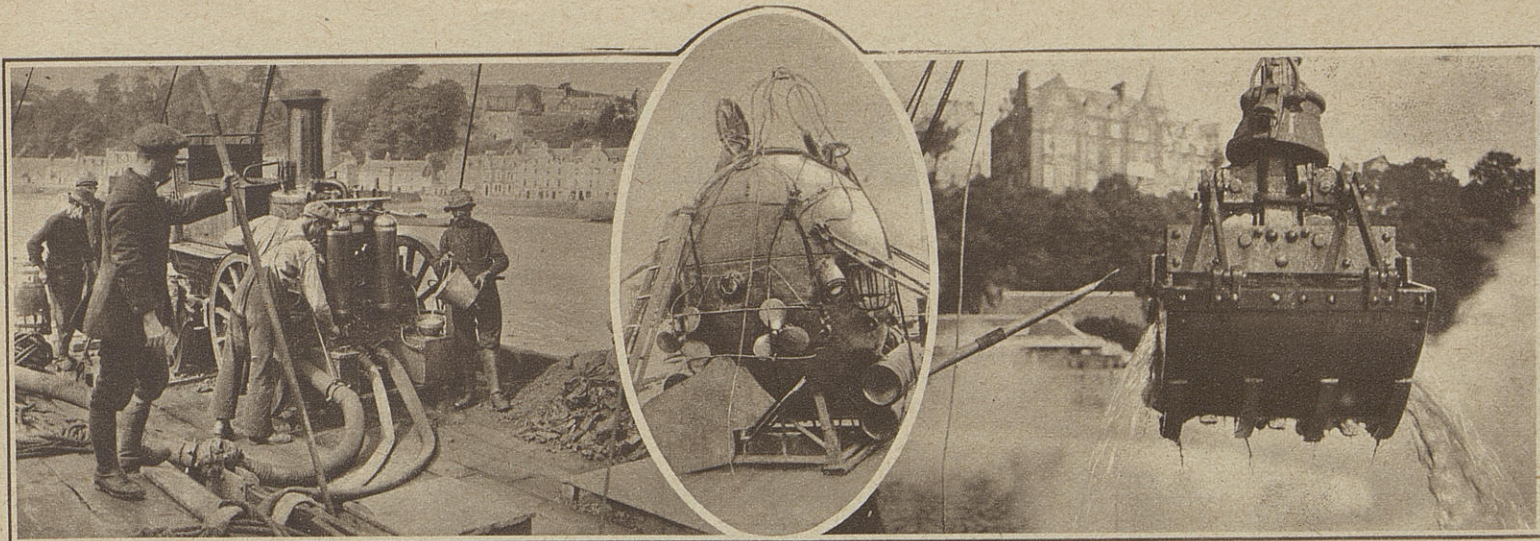
Une pièce de monnaie espagnole.



Un télescope sous-marin pour explorer le fond de l'eau.



Un troc en bronze.



Une pompe à vapeur des services d'incendie de Londres utilisée à Tobermory.

Le « Cannon Ball » de l'ingénieur Sisson.

Une benne preneuse servant aux recherches dans la baie de Tobermory.

d'or et d'argent des officiers. Bien avant l'adjudication par l'Etat, un entrepreneur de constructions maritimes avait entrepris des travaux de recherches et avait pu ramener non seulement des pièces d'artillerie, mais des lingots d'argent.

Si l'on remonte à l'antiquité, on n'ignore pas que la Méditerranée, lac gréco-latin, est pleine de navires engloutis. Sur les côtes de Tunisie, on découvrit, quelque temps avant la guerre, une galère grecque, coulée alors qu'elle apportait en Afrique toutes sortes d'objets d'art. On en retira même une statue et des objets antiques qui trouvèrent place dans les musées.

Le lac de Nemi, en Italie, avait englouti, au temps de Néron deux galères construites à grands frais pour la magnificence impériale : on put retirer une tête de Méduse et des têtes d'animaux tenant dans leur gueule les anneaux destinés aux amarres.

L'INVINCIBLE ARMADA

Mais s'est surtout le désastre de l'Armada du roi d'Espagne Philippe II et les galions

espagnols de la baie de Vigo qui surtout, depuis plusieurs années, ont suscité des tentatives répétées qui jusqu'ici n'ont donné que des résultats relativement peu appréciables étant donnés les frais engagés.

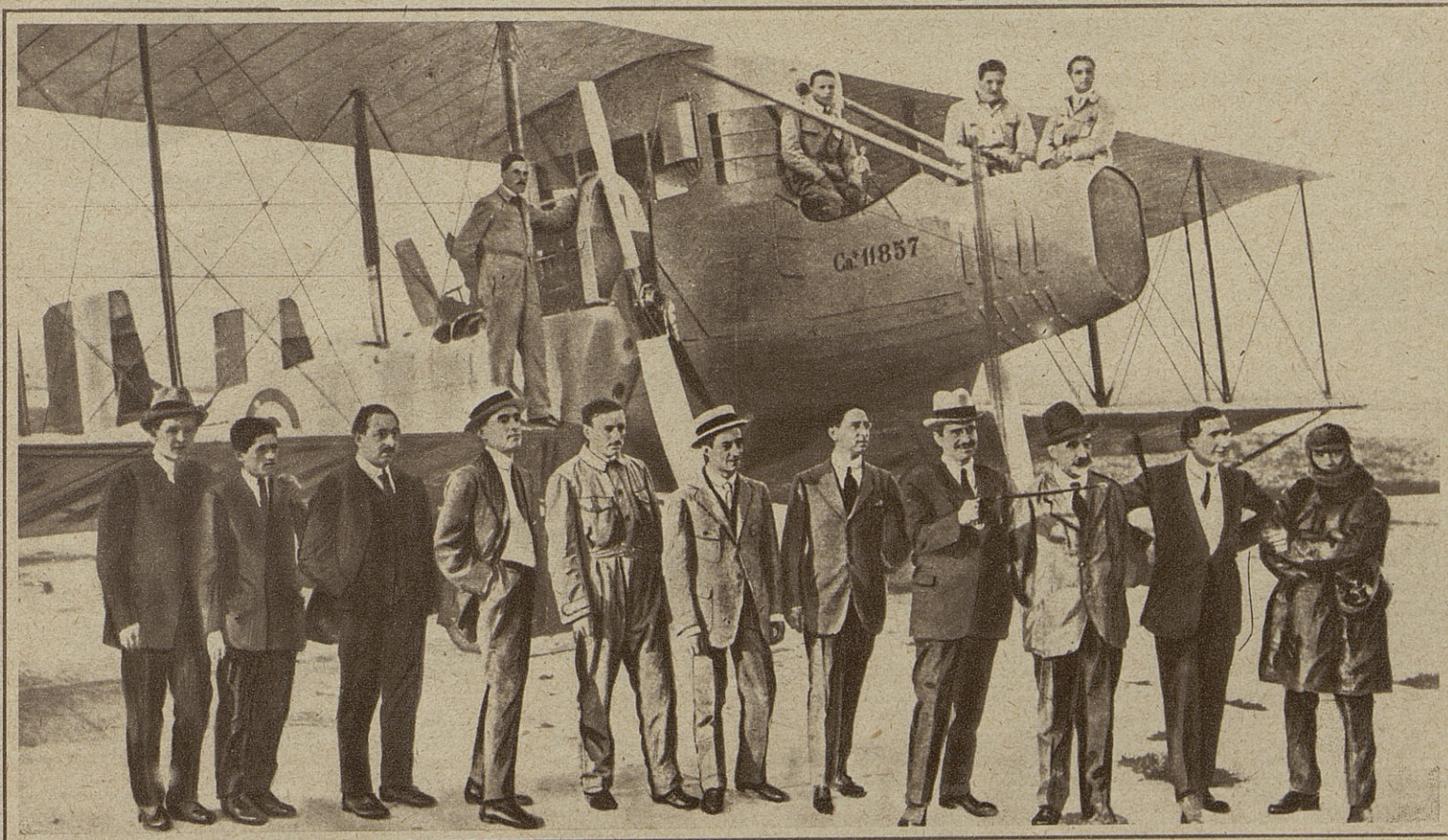
L'Invincible Armada ! Avec ses 130 navires que montaient 28 000 hommes, Philippe II ne doutait pas qu'il mettrait facilement en pièces les 101 navires anglais, dont 28 seulement, montés par 9 000 hommes, appartenaient à la marine de guerre. Au début de juillet l'Invincible Armada avait quitté Corunna, se dirigeant toutes voiles dehors vers les côtes anglaises où leur approche fut signalée le 19 juillet. Neuf jours plus tard, l'amiral Howard of Effingham, qui commandait la flotte anglaise, donna l'ordre d'attaquer l'ennemi. Le résultat fut immédiat : une terrible panique s'empara des Espagnols dont les navires s'enfuirent dans toutes les directions. Les « oiseaux espagnols devaient être plumés un par un », comme l'écrivent les historiens du temps. 63 furent coulés. La plupart des navires de l'Armada s'enfuirent vers le nord, plusieurs furent chassés par les vaisseaux

anglais au delà de Newcastle, et 19 allèrent passer entre les Orkneys et les îles Shetland avant de sombrer au large des côtes irlandaises ou d'Ecosse. Quelques navires furent coulés sur les côtes du Calvados ou à l'entrée de la Tamise. La *Florida*, navire amiral qui fit sauter un parlementaire retenu à bord comme otage, renfermait 750 millions. Elle repose sous l'île de Man et ses débris appartiennent au duc d'Argyll qui a concédé il y a quelques années l'autorisation des recherches. Des appareils d'aspiration furent employés et on ramena quelques objets de prix. Mais les 750 millions sont toujours enfermés dans la chambre de force de la *Florida*, les scaphandriers n'ayant pu jusqu'ici descendre assez profondément sous l'eau pour atteindre l'épave. D'autres vaisseaux de l'Invincible Armada seraient au fond de la baie de Tobermory, dans l'île de Mull. Des opérations de sauvetage viennent d'être entreprises en cet endroit : des pièces de monnaie, des lingots, des canons ont été repêchés et là on espère que les travaux seront couronnés de succès.

(A suivre.)

HENRY COSSIRA.

LES PASSAGERS ET LES PILOTES DU CAPRONI QUI TOMBA EN FLAMMES DE PLUS DE 1.000 MÈTRES DE HAUTEUR



Nous avons raconté le sort tragique de cet appareil géant qui tomba aux environs de Vérone au commencement d'août. Voici une photographie prise avant le raid fatal et qui comprend toutes les victimes qui préférèrent s'écraser sur le sol plutôt que de brûler sur l'avion en feu. On y compte :

le premier à droite, Tullio Morgagni, directeur du *Secolo Illustrato* ; Disi, directeur du *Mondo* ; Oreste Cipriani, du *Corriere della Sera* ; Zanghieri, du *Secolo* ; Bruni, de la *Sera*, etc. C'est donc un grand deuil, surtout pour la presse italienne, qui voudra bien agréer nos plus vives condoléances.

Les Temps Nouveaux

LA VANITÉ CORPORATIVE

Il règne dans toutes les activités un esprit de corps fait de vanité corporative et entretenu par l'incompréhension réciproque. Cette mentalité existe partout. Un ébéniste dira d'un camarade un peu lourd dans son travail : « C'est un menuisier » ; le mécanicien, d'une réparation défectueuse : « Travail de serrurier ! »

Mais cette tournure d'esprit est beaucoup plus accusée dans les professions libérales où la spécialisation de la culture conduit à des conceptions divergentes. En outre, les aptitudes y jouent un plus grand rôle, et le travail, par son caractère plus personnel, surexcite l'individualisme.

Aussi le mépris des autres professions y est-il plus vif que chez les manuels. Un médecin dira péjorativement d'un plan qui ne tient pas compte des premiers besoins hygiéniques : « C'est un dessin d'architecte. » L'architecte dépréciera un projet qu'il considère comme utopique en affirmant : « C'est une idée de médecin. » Le chirurgien est « un boucher cultivé », le médecin un « artiste », l'avocat un « hâbleur », un journaliste un « ignorant » et un « vendu », le professeur un « pédant ».

Dans les milieux où l'on cultive la science pour elle-même, les oppositions sont tout aussi vives. L'historien « ne se sert que de sa mémoire » et « l'objet de son travail n'a aucune base sérieuse » ; le mathématicien « est le type de l'esprit faux », qui voudrait « expliquer les faits complexes en formules simplètes » et le chimiste, un « cerveau borné, incapable de généraliser ».

Chaque travailleur intellectuel a plus ou moins l'état d'esprit de l'acteur : M'as-tu vu ? M'as-tu lu ? M'as-tu entendu ? Car dans une concurrence effrénée, le choix ne peut reposer que sur le mérite personnel, apparent ou vrai. Et ce besoin de paraître, il a beau changer d'objet — plaidoirie ou article, ordonnance ou expérience scientifique, — il demeure lié aux conditions primordiales de l'activité professionnelle. Ainsi l'intellectuel ressemble plus ou moins à une coquette qui se contemple dans son miroir, et en public quête sans cesse un compliment.

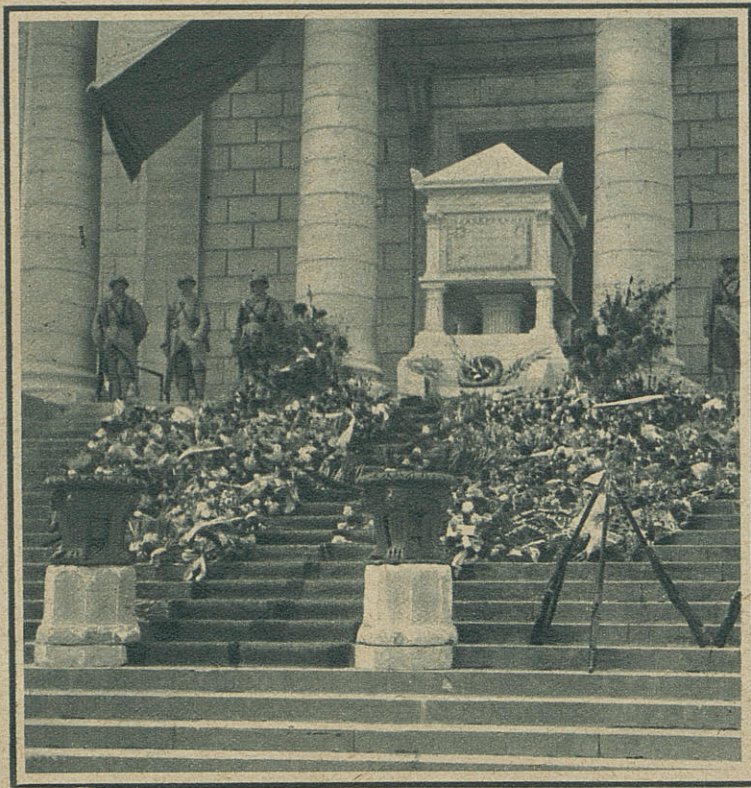
Dr T. (Demain).

LES CONDITIONS DE L'AIDE AMÉRICAINE

« Je veux bien vous faire crédit, vous envoyer tout ce que vous me réclamez. Mais je dois vous donner un conseil qui vaut mieux encore que ces livraisons qui vous appauvrissent. Si vous n'essayez pas de vous suffire à vous-mêmes — ou de vous passer de ce qui vous manque — vous courez à votre ruine. Si votre bourgeoisie est incapable de cet effort, ce sont vos ouvriers qui, dans leur propre intérêt, devraient organiser une politique de production et de restriction.

« L'effort premier et fondamental des hommes d'État européens doit être de procurer aux travailleurs les matériaux et les outils, et d'assurer leur retour au travail. Ils doivent aussi reconnaître et faire comprendre ce fait que, quelles que soient les théories économiques ou les professions de foi politiques, elles doivent impliquer un effort maximum des individus. En effet, la productivité de l'Europe

ne laisse pas de marge pour les expériences révolutionnaires. Il n'y a pas de politique économique capable de donner des aliments aux estomacs ni de combustible aux foyers sans une production maximum. Il ne sert à



(Cl. Madira.)
LA VILLE DE PAU REND UN SOLENNEL HOMMAGE AUX SOLDATS DE SON GLORIEUX RÉGIMENT, LE 18^e D'INFANTERIE, MORTS AU CHAMP D'HONNEUR

Ce cénotaphe fut élevé sous le portique du Palais de Justice, le jour où le 18^e régiment d'infanterie, dont la conduite au feu peut être citée en exemple, regagna sa caserne au milieu des applaudissements et des ovations sans fin.

rien de verser des larmes sur la vie chère. Elle est, en très grande partie, la conséquence directe d'une production insuffisante.

HOOVER.

Chef du ravitaillement américain en Europe.

ON OUBLIE TROP LES CULTIVATEURS

C'est énoncer un axiome que de dire que c'est la masse paysanne qui a soutenu le plus grand choc de la guerre et subi avec stoïcisme les pertes les plus grandes. Les statistiques officielles attestent que, parmi les morts, il y a 55 p. 100 de paysans, 19 p. 100 d'ouvriers de l'industrie.

Démobilisés, nos héroïques paysans reviennent à la terre et reprennent silencieusement le dur travail interrompu pendant que l'armée des sursitaires et des embusqués de l'administration, de l'usine, de l'atelier menace, fulmine fait des grèves et dresse des cahiers de revendications impérieuses dans lesquelles il est toujours question des « droits » des réclamants, mais jamais de leurs « devoirs ».

Comme ceux qui font du bruit attirent beaucoup plus l'attention que ceux qui ne disent rien, les pouvoirs publics n'écoutent que les premiers et se désintéressent complètement des autres. Aux turbulents, à ceux qui toujours réclament les augmentations de salaires ou de traitements distribués à pleines mains, avec des diminutions de journées et d'heures de travail. Aux autres, aux paysans silencieux et laborieux, l'oubli et l'indifférence.

PROGRAMME ÉLECTORAL

Il semble que ce soit le désir de certains qui se disent prêts à des listes communes sur lesquelles fraterniseraient républicains et monar-

chistes, chacun cachant son drapeau et dissimulant ses espérances de pêcher en eau trouble. Les élections seraient ainsi une sorte de colin-maillard où l'on verrait les électeurs, les yeux bandés, chercher à tâtons des élus au milieu de candidats masqués.

Est-ce à cela que vous voulez aboutir ? Est-ce pour une telle carence politique que la réforme électorale aura été votée ? Et pensez-vous sérieusement que la France trouverait son compte à une représentation née de cette confusion et de cette incohérence ?

Après les services que la seconde République a rendus à la première ce serait une noire ingratitude de les séparer l'une de l'autre. Or, c'est un fait que le meilleur et le plus sûr moyen de maintenir, d'élargir, de porter à sa plus haute expression politique le régime républicain, c'est encore de compter sur les hommes qui s'en déclarent partisans.

Ce qui peut maintenir entre les Français le maximum d'union, c'est d'organiser dans la République une bonne administration, large, tolérante, au service non d'un parti, mais de tous les citoyens et qui n'en tracasse ni persécute aucun en raison de ses opinions ou de ses croyances.

ARISTIDE BRIAND.

(Discours de Saint-Étienne.)

MERCANTILISME

...Les prix changent dans les grands magasins tout comme le cours du Rio Tinto. A midi, c'est déjà plus cher qu'à l'ouverture ;

et, le soir, la hausse s'est encore accentuée. Les majorations ainsi décrétées s'abattent sur les boîtes étiquetées au moment où elles s'y attendent le moins.

J'entendais l'autre jour, dans le train, un marchand de frivolités de modes qui disait :

— Comme chasseur, je suis dégoûté par le gibier qui, hêtement, vient s'offrir à mon coup de fusil. Comme commerçant, il m'arrive d'être honteux de vendre ainsi n'importe quoi, tout de suite, à n'importe quel prix à des gens qui ne font même pas un geste de résistance. Ce n'est plus de la chasse, c'est du massacre !

CLÉMENT VAUTIER. — (Le Journal.)

LA BOURSE

Après avoir manifesté une certaine hésitation, le marché a repris une allure plus ferme.

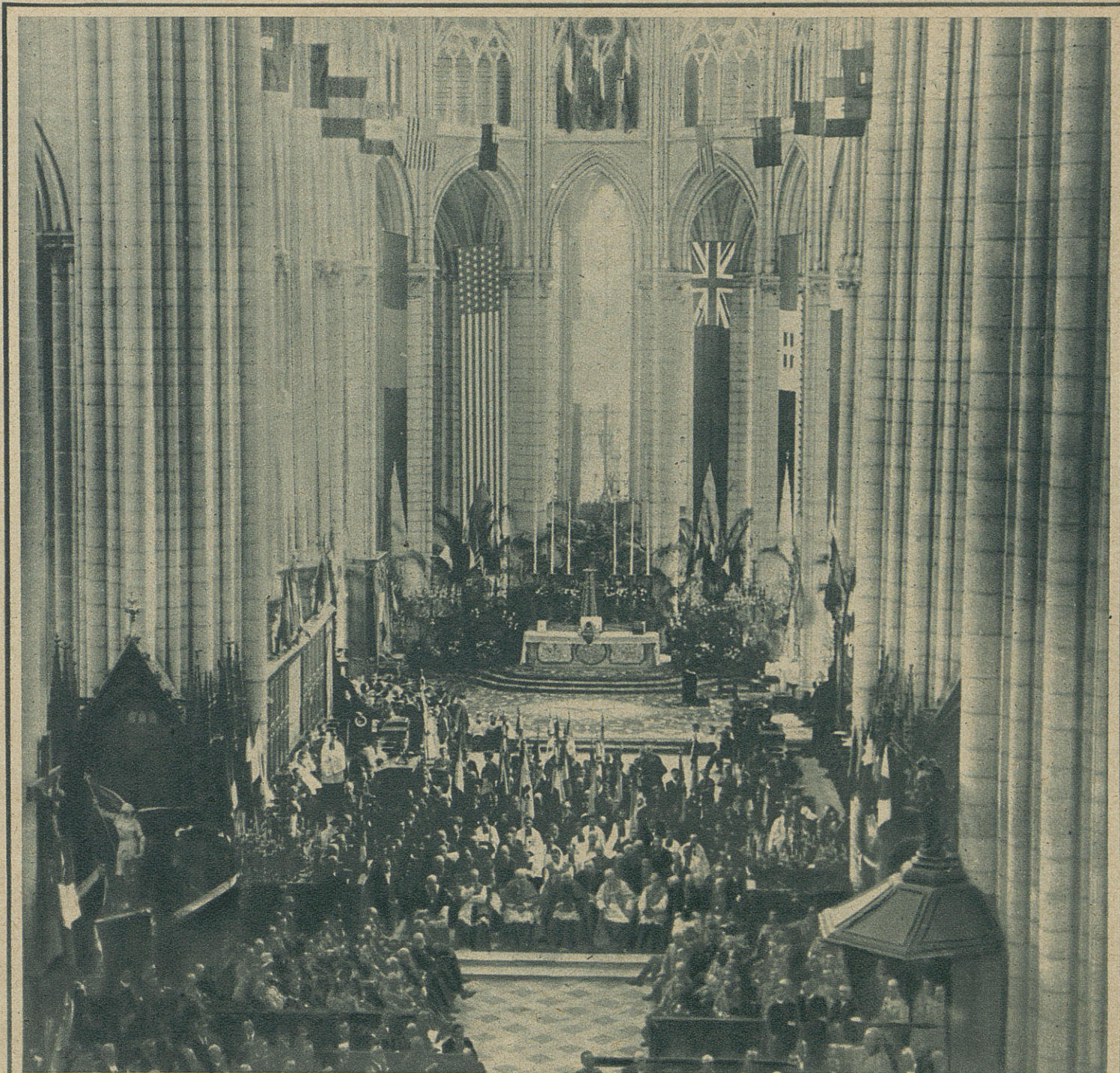
Les Rentes Françaises sont mieux traitées à l'exception du 3 p. 100 qui est délaissé. Autres groupes généralement bien tenus, principalement nos grandes institutions de crédit.

Le Journal officiel a publié un décret et un arrêté fixant les conditions d'émission de nouvelles obligations des chemins de fer de l'État. Le prix de chaque obligation est fixé à 439 fr. 50, remboursable par voie de tirage au sort à 500 fr., et rapportant 25 fr. sous déduction des impôts. Les conditions de cet emprunt sont avantageuses et la prime de remboursement est fort attrayante ; les garanties sont de premier ordre.

Sur les indications venues de Londres le marché en Banque s'est fortement relevé, notamment sur les valeurs de pétrole, de caoutchoucs et de diamants. Les mines d'or sont en bonne tendance ainsi que les cuprifères.

Marché des changes en nouvelle hausse.

G. LAVAINE



**POUR LA PREMIÈRE FOIS EN TEMPS DE PAIX LA FRANCE CÉLÈBRE
L'ANNIVERSAIRE DE LA BATAILLE HISTORIQUE QUI SAUVA LA PATRIE**

Cinq ans ont passé. Et pour cette bataille de la Marne si prodigieuse et magnifique qu'on l'appelle « Miracle », où nos soldats jouèrent avec le destin de la Patrie le destin du Monde, voici le premier anniversaire du temps de paix. Il fut célébré le dimanche 7 septembre à Meaux, à travers les plaines et cimetières qui parsèment ce terrain épique. La cathédrale où ce cliché fut pris pendant que Mgr Ginisty, primat de Verdun, adressait son

salut aux morts et célébrait la gloire des vivants, n'était que bouquets de drapeaux. Les évêques y étaient venus si nombreux qu'on s'y serait cru à un concile. Il y avait autour du cardinal Luçon, de Mgr Ginisty et de Mgr Marbeau, tous les grands généraux qui se battirent. Pour la première fois les personnages officiels se mêlèrent au clergé. M. Noulens, ministre du Ravitaillement, était assis auprès des hauts dignitaires de l'Église.



Sadi Lecointe vole à 250 kil. à l'heure et gagne la coupe Deutsch de la Meurthe.

UN NOUVEL USAGE.

Une jeune femme bien connue de la société parisienne vient d'adresser à ses relations un billet gravé sur beau bristol et ainsi rédigé :

Madame X a l'honneur de vous faire part de son divorce. Le jugement a été rendu le 13 juin dernier. Madame X a repris son nom de jeune fille (Mlle Y.). Elle habitera désormais chez sa mère, 24 bis, rue N...

Absolument authentique !

Vers 1896, à l'époque des grands scandales financiers, un homme d'esprit proposait d'inaugurer dans les journaux mondains une rubrique « Prisons ». Nous avons le plaisir d'annoncer l'arrestation de M. X Boutade ! Mais la rubrique « Divorces », après l'exemple donné par cette jeune femme pourrait bien être une réalité, très prochainement.

LEÇONS D'ANGLAIS.

Tout le monde sait en France que M. Clemenceau connaît admirablement bien l'anglais et l'on s'est plu à célébrer notre tigre pour tous les avantages qu'il en sut tirer lors des longues conférences des quatre. Mais peu de personnes savent que M. Poincaré s'exprime fort correctement dans la même langue. Le Président de la République, dira-t-on, mais on n'en avait jamais parlé. C'est peut-être parce que le Président n'aime guère que l'on s'introduise indiscrètement dans son domestique. Et puis l'anglais de M. Poincaré est de toute fraîche date. Le Président n'a commencé en effet à l'apprendre qu'en août 1914. Aussitôt la guerre déclarée, il a compris combien lui serait précieuse la connaissance de la langue de nos nouveaux alliés. Malgré les soucis considérables de sa charge, il s'y est mis tout de suite et chaque matin un professeur vint auprès du chef de l'État pour lui donner sa leçon. Ce maître n'a pas eu à se plaindre de son élève. Patiemment comme un écolier sage, le Président apprenait ses verbes irréguliers et la prononciation fameuse et si difficile du terrible *th*. M^{me} Poincaré qui sait remarquablement l'anglais — M. Wilson lui en fit plusieurs fois compliment — aidait affectueusement son mari dans ses premiers pas. Maintenant M. Poincaré, dont l'accent est bon, peut traiter de toutes les questions dans leur langue avec les Américains et les Anglais.

C'est un joli exemple de ténacité à citer. Il encouragera à tenter l'étude des langues étrangères trop de personnes qui se figurent trouver à leur paresse des excuses suffisantes en invoquant leur âge ou la multiplicité de leurs occupations.

LE TOUR DU MONDE

Le capitaine Glidden, de l'aviation américaine, se prépare à faire prochainement le tour du monde en avion. Il sera le premier homme qui aura bouclé la terre par les airs. Le record de la vitesse lui est acquis d'a



M. Dutasta, son secrétaire M. Bourgeois et les délégués autrichiens lors de la remise du traité de paix.

J'ai vu.

Les Échos de J'ai Vu...

vance. Où est le temps où Jules Vernes étonnait le monde en prouvant qu'on pouvait en faire le tour en 80 jours. Bien des années plus tard deux de nos confrères effectuaient le parcours en moins de deux mois. Depuis ce dernier record, nous avons eu d'autres soucis. Avec la paix les anciens concurrents recommencent. Il est curieux de constater l'attrait que le tour du monde a toujours exercé sur l'imagination de l'homme. Certains rêvent de le faire en ballon et n'y réussissent pas. Un original avait conçu de l'effectuer en poussant une brouette ; il s'arrêta en chemin. D'autres partirent en auto ; deux jeunes femmes dans une voiture à âne. Pauvre âne. Et combien tentèrent l'expérience à pied. L'un de ces hommes partit avec un sou dans sa poche. L'histoire ne dit pas s'il est revenu.

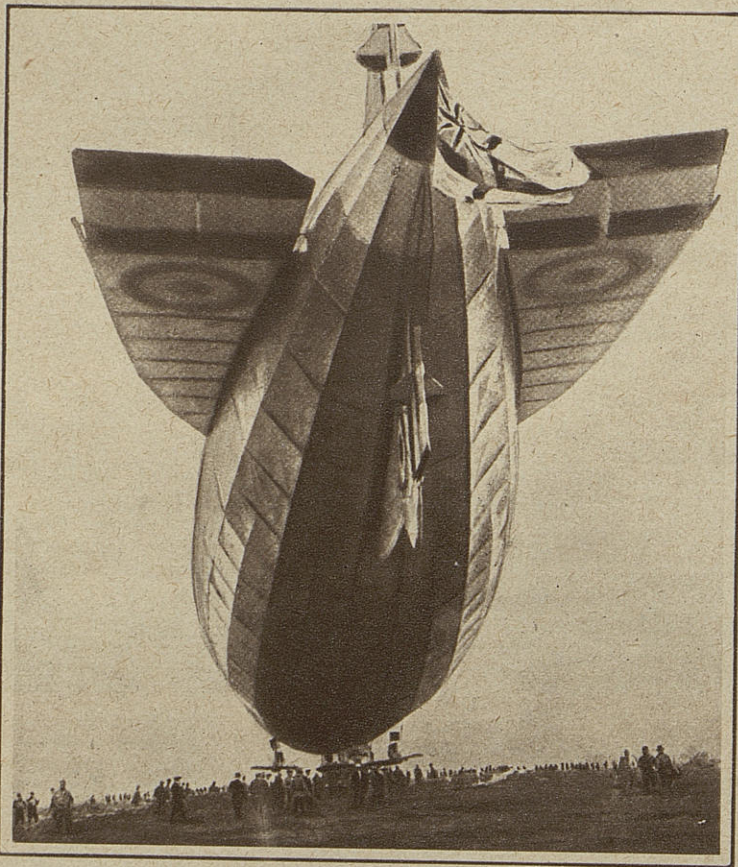
Il y a un siècle les hommes moins ambitieux se contentaient de faire leur tour de France. Un bon ouvrier

On raconte à ce propos une anecdote suggestive. Peut-être est-elle apocryphe. Elle a pour héros le maréchal Foch, et l'on sait que le mysticisme des foules enthousiastes respecte rarement la limite qui sépare la légende de l'histoire. Peu importe, d'ailleurs ; vérité ou légende, l'anecdote revêt la même valeur d'enseignement.

Donc au moment de la débâcle, le général Foch se présente au G. C. G. italien, délégué par les alliés. Il trouve l'état-major du général Cadorna inquiet, comme on peut penser.

Il se fait renseigner. L'armée recule en mauvais aloi, implacablement poursuivie. Se ressaisira-t-elle sur le Piave ? Ne faudra-t-il pas abandonner Venise jusqu'à l'Adige ? Pour le moment l'aile gauche occupe encore le massif du Grappa. Comme disponibilité, on peut tabler sur 300 000 hommes, mais en majeure partie dans les dépôts.

Foch écoute, suppute les chances,



Le curieux atterrissage d'un grand dirigeable anglais.

ne prenait vraiment conscience de sa valeur professionnelle qu'après avoir effectué ce voyage. On le faisait aussi à cheval. Vers 1820 deux jeunes gens partirent d'Amiens pour suivre toutes les frontières de France. Ils n'emmenaient avec eux qu'un seul cheval. Le piéton partait le premier. A distance d'une étape le cavalier le rattrapait et lui cédait sa monture. C'était alors au tour du piéton devenu cavalier d'attendre plus loin son camarade pour lui repasser la bête. Le voyage se passa fort bien ainsi. Quand les deux jeunes gens rentrèrent dans leur ville natale tous les deux à califourchon sur le cheval on leur fit fête.

Parmi ceux qui les accueillaient bien peu se doutaient qu'un siècle plus tard, un homme volant mettrait deux fois moins de temps à faire le tour de la terre.

AUTOUR DU MARÉCHAL FOCH

On parle beaucoup ces jours-ci de Caporetto. Au moment de la défaite, Anglais et Français envoyèrent sans retard des renforts aux Italiens.

mesure les risques. « Je ne comprends pas votre trouble, finit-il par dire. Vous avez le Grappa, point d'appui solide dans la montagne ; vous pouvez compter sur 300 000 hommes ; nous n'étions pas en si favorable posture après Charleroi. Mais voilà, vous n'avez pas vu Charleroi. Ah ! si vous aviez vu Charleroi, vous ne douteriez pas ; vous seriez tout espoir. Car, après tout, avec le Grappa et 300 000 hommes, votre situation est très bonne. Je regrette que vous n'avez pas vu Charleroi ; vous sauriez de quel pas nous nous sommes tirés ; vous auriez grande confiance. Mais voilà, nous n'avez pas vu... Vous ne parleriez pas de filer sur l'Adige... »

Et l'armée italienne se ressaisit sur le Piave.

Puisque j'en suis aux anecdotes et au maréchal Foch, en voici une autre, apocryphe aussi peut-être, mais elle est encore hautement instructive.

C'était lors de l'une des batailles d'Ypres, la deuxième, sauf erreur celle de la canaillerie des gaz asphyxiants. La ligne anglaise tenait la gauche, les Français la droite. Le



Le c^{ai} Mercier à son arrivée à Paris, d'où il est reparti pour l'Amérique.

général Foch avait le commandement en chef. Sous l'effet de la surprise, les Britanniques avaient reculé, et l'extrême gauche française avec eux. Mais Foch ne se tenait pas pour battu ; il entendait regagner ses positions. « D'accord, répondait French, mais laissez-moi quelques jours ; mes gens sont démoralisés ; il faut les remettre en état ».

Les quelques jours passent, et Foch revient à la charge. « Impossible, déclare French ; rien à faire ; mes hommes ne peuvent se ravoir ; tenir, oui, attaquer, non ; ils sont tout à fait bas. »

« Comment ? Ils sont tout à fait bas ? Mais lancez-leur une proclamation ; dites-leur : « Soldats anglais en avant. Vous qui avez vaincu le grand Napoléon, laissez-vous vos positions aux mains de l'Allemand... »

« Pardon ? Répétez. » Et le maréchal French écrit sous la dictée du général français : « Soldats anglais, vous qui avez vaincu le grand Napoléon... »

La ligne fut rétablie. Assurément, sans les soldats anglais elle ne l'eût pas été ce jour-là ; mais le général Foch avait sa part du succès, et même, victoire posthume, le grand Napoléon.

SUPERSTITIONS (suite) (1).

M^{me} de Thèbes a prétendu qu'un tel bibelot n'était pas capable d'assurer la tranquillité, mais méfiez-vous, il faut que l'éléphant ait la trompe en l'air, car dans tout autre cas il est absolument incapable de vous favoriser.

Le gui porte également bonheur, à ce qu'il paraît ; mais c'est un parasite auquel personnellement j'ai retiré toute ma confiance à la suite d'une coïncidence fâcheuse : j'ai fait une chute de bicyclette extrêmement ridicule un jour où j'avais couru la campagne pour rapporter à quelqu'un de mon entourage la première touffe de gui de la saison. Depuis ce jour-là, je garde le respect de la foi des autres, mais je ne crois plus.

J'ai beaucoup plus de confiance dans le muguet du premier mai ou la branche de corail ; le petit cochon ne m'a jamais trompé et quand je casse un verre blanc, je souris avec béatitude. Le fer à cheval m'enchantait moins parce qu'il est embarrassant, mais je ne peux ici vous citer tous les objets d'usage courant que le destin a mis sous votre main pour vous faciliter l'existence.

Et la preuve que vraiment l'on n'a pas tort de croire aveuglément au porte-bonheur, c'est que Paris fut l'an dernier sauvé par Nénette et Rintintin. Évidemment, il y avait aussi Foch, les poilus, les canons ; le courage, l'esprit de sacrifice, des tas de choses, mais vous êtes bien d'accord avec moi pour être assurés que tout aurait été inutile, — sans Nénette et sans Rintintin.

ROBERT DIEUDONNÉ.

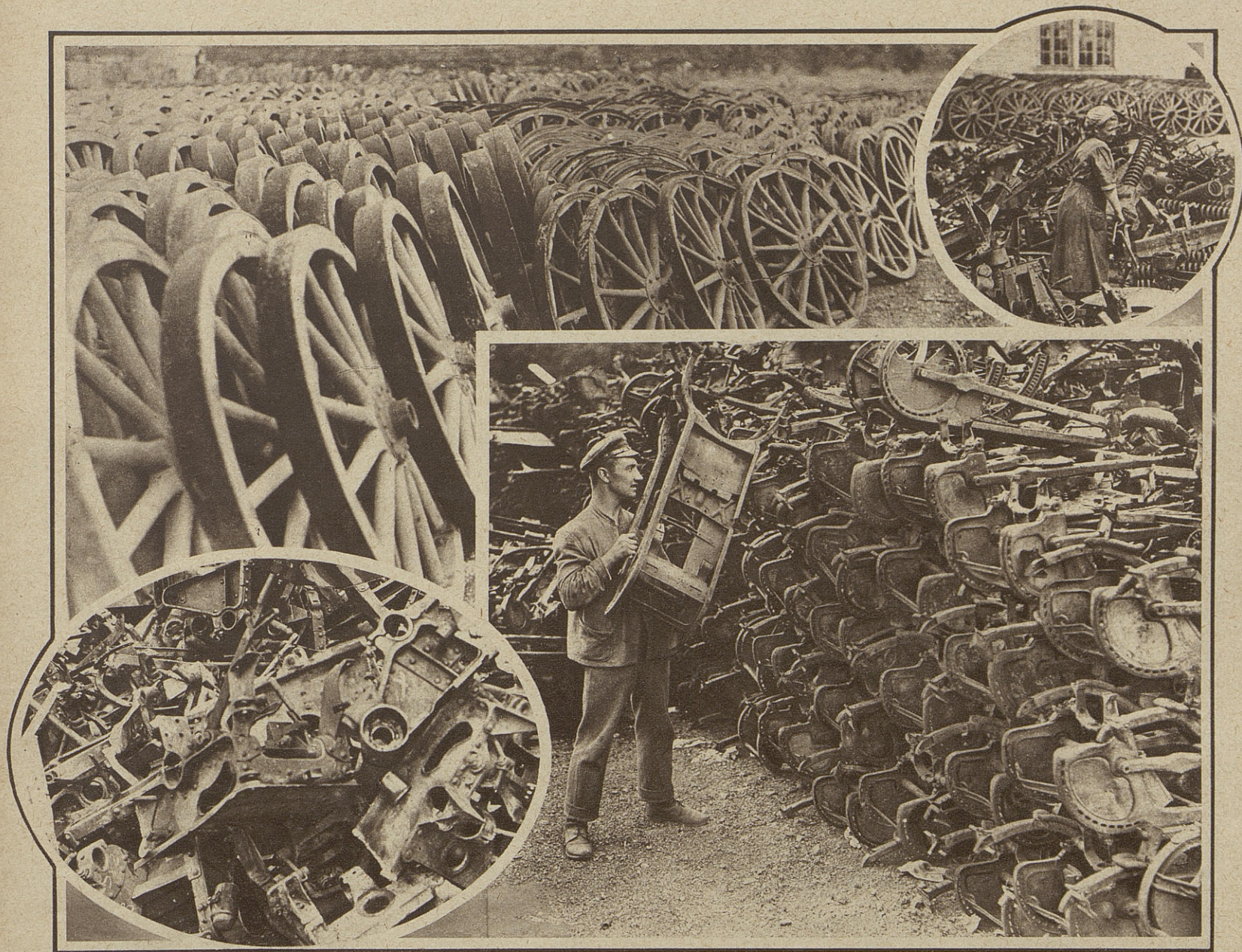
(1) Voir le commencement dans le n^o 218



Le colonel Raynal, le défenseur du fort de Vaux, dans les rues d'Angoulême.

J'ai vu.

LES ALLEMANDS UTILISENT JUSQU'AU DERNIER CLOU LEUR MATÉRIEL DE GUERRE



On s'est souvent plaint chez nous de la manière lamentable dont nous laissons perdre sans chercher à en tirer le moindre profit nos autos militaires, affûts de vieux canons, tanks, montures d'avion, etc. Que ne nous inspirons-nous de l'exemple de l'Allemagne qui s'entend à merveille avec son sens aigu des réalités à récupérer tout ce qui peut être encore utilisé de son vieux

matériel de guerre ? Voici des photographies prises dans l'arsenal de Spandau où sont centralisés les canons hors d'usage. Tout ce qui peut encore servir à l'industrie : roues, freins, etc., est mis de côté avec le plus grand soin pour être transformé. Le reste est envoyé à la fonte. Il en sortira des charrues pacifiques, des faucheuses, des ancres, des boulons, etc. Rien n'est perdu.

L'IVRESSE DE LA MER



Pour celles qui savent la goûter, l'ivresse de la mer a quelque chose de sacré. Ces jeunes femmes qui bondissent, sur le sable chaud et doré de la grève et dont tout le corps souple chante une joie parfaite, traduit

bien la quasi-extase ressentie devant l'écume et caractérise cette légèreté de tout l'être qu'éprouvent ceux qui vont à la mer non pour s'y montrer dans des palaces à la mode, mais pour en savourer l'éternel émerveillement.

NOTRE MARINE PENDANT LA GUERRE

L'EXPLOIT DU VIEUX CUIRASSÉ "REQUIN"

À u début de l'année 1915, les Turco-Allemands, voulant atteindre les Alliés en un point particulièrement vulnérable, dessinèrent un mouvement offensif du côté du canal de Suez. L'inquiétude fut grande chez nos alliés britanniques ; elle gagna bientôt le gouvernement français et on se préoccupa en hâte d'organiser la défense du canal. Tandis que l'Angleterre y dépêchait le croiseur auxiliaire *Hardinge* et quelques petits croiseurs du type *Minerva* et *Clé*, la France, à qui incombait la lourde tâche de protéger les convois et le trafic en Méditerranée, envoyait dans le canal deux vieux navires : le cuirassé garde-côtes *Requin* construit en 1885, et qui figurait depuis longtemps sur les annuaires dans la liste des « navires sans valeur militaire », et le croiseur *D'Entrecasteaux* de six ans à peine plus jeune.

Le *Requin* ne disposait guère que de deux pièces de 247 en tourelles et de six pièces de 100 ; le *D'Entrecasteaux* avait deux pièces de 240 en tourelles et douze de 139. Les commandants de ces deux navires avaient ordre de coopérer avec les navires britanniques à la défense du canal, en accord avec le général anglais commandant les forces d'Égypte. Dès les premiers jours se posa le problème du tir, car il était difficile, voire impossible, d'appliquer ici les méthodes de tir en usage dans la marine. Le capitaine de frégate Rémy, qui commandait le *Requin*, avait pour officier canonier un jeune lieutenant de vaisseau de grande valeur, M. Champion, qui n'était cependant pas un spécialiste : M. Champion se mit à l'œuvre et il imagina une méthode de tir et un dispositif spécial de pointage, parfaitement adaptés aux circonstances.



Sur ces entrefaites, le commandement anglais, de plus en plus inquiet, provoqua une conférence à laquelle fut délégué, comme conseiller technique français, M. le lieutenant de vaisseau Husson, du croiseur-amiral *Montcalm*. Récemment sorti breveté de l'école des officiers canoniers, M. Husson se rendit d'abord sur le *Requin* où son camarade M. Champion lui exposa le résultat de ses travaux et lui demanda de l'aider à la mise au point de certains détails techniques.

Au sein de la conférence franco-britannique, M. Husson exposait quelques jours après les idées de M. Champion : elles obtinrent l'approbation générale et l'amirauté britannique donna tous les moyens.

De ce temps, l'ennemi avait accentué sa menace et poursuivi son avance. Facilement dissimulé dans ces plaines de sable en apparence unies, mais en réalité coupées de profondes ondulations, il y avait creusé des tranchées, installé des batteries et réalisé le formidable tour de force d'y mener de l'artillerie lourde. La nuit, les Turco-Allemands faisaient des raids audacieux sur le canal afin d'y mouiller des mines : ils y réussirent plusieurs fois, mais nos marins avaient imaginé un curieux moyen de déjouer ces tentatives. Chaque soir, à l'aide de chevaux prêtés par

l'artillerie anglaise, ils promenaient de grandes herbes sur le sable, parallèlement au canal, et le matin, un simple examen de la piste révélait si quelqu'un était passé là dans la nuit.

Plusieurs fois des raids furent repoussés à

tions du lieutenant de vaisseau de la Morandière, le *Requin* fouilla ces replis avec ses obus à la mélinite, tir d'une rare efficacité qui se continua tout le jour, soit qu'il eût pour objectifs les troupes ou les batteries signalées par l'observateur, soit que les Anglais réclamassent son intervention car le croiseur *Hardinge* repéré par l'ennemi subissait un feu d'enfer et fut si gravement avarié qu'il dut s'éloigner en hâte pour ne pas être coulé.

Le *Requin* demeura donc seul, ou presque, car le *D'Entrecasteaux*, mouillé plus au sud, n'eut guère à tirer qu'un nombre restreint de coups, mais dont trois furent particulièrement heureux.

Cependant l'ennemi, encouragé par la retraite du *Hardinge* envoyait de grosses colonnes de renfort : le *Requin* les prit sous son feu à 1 200 mètres et en quelques coups de 247 bien placés fit un véritable massacre ; la débânde fut complète. Mais la batterie lourde qui avait mis le *Hardinge* hors de combat entreprit alors le *Requin* dont la situation devint bientôt dangereuse. Par bonheur l'observateur ayant aperçu quelques flocons de fumée, les signala au *Requin* et en quelques minutes le lieutenant de vaisseau Champion réduisit l'ennemi au silence.

Le lendemain on s'attendait à une nouvelle attaque : l'ennemi resta silencieux... et pour cause, il avait déguerpé. On sut, par la suite, que les Allemands avaient fait croire aux Turcs que

c'étaient des navires allemands qui occupaient le canal !

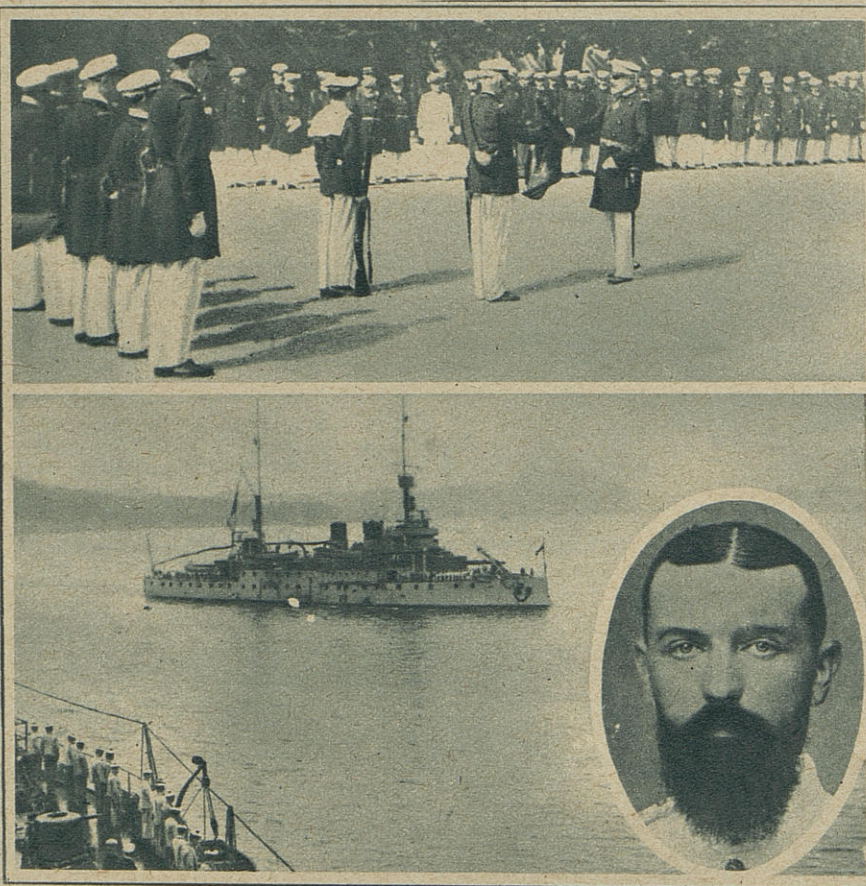
Dans les remerciements qu'il adressa peu de jours après au commandant des forces navales françaises, le général commandant la défense du canal appela le *Requin* le « sauveur de l'Égypte » et le « pilier de la défense du canal ».

On devine en effet en quel embarras se fussent trouvés les Alliés, si les Turco-Allemands avaient réussi à miner le canal et conséquemment à l'obstruer avec les épaves des navires coulés !

En même temps que le *Requin* était cité à l'ordre de l'armée, M. le lieutenant de vaisseau Champion recevait la croix de chevalier de la Légion d'honneur avec cette citation :

« Officier du plus grand mérite, chargé de l'artillerie et de la direction du tir, à bord du *Requin*. N'est pas breveté canonier mais cependant a été l'inspirateur d'une méthode de tir et d'un dispositif spécial de pointage parfaitement adaptés aux circonstances et aujourd'hui généralisés à bord des navires affectés à la défense du canal de Suez. Leur application a donné les plus heureux résultats le 3 février 1915. A dirigé avec le plus grand sang-froid et avec une précision remarquable le tir. Très belle attitude sous le feu. »

Le *Requin* devait conquérir une nouvelle citation en coopérant, en avril et novembre 1917, à l'avance du corps expéditionnaire de Palestine, notamment du 1^{er} au 8 novembre où devant Wali-el-Herri, au sud de Gaza, il appuyait nos troupes, sous le feu très violent d'une puissante batterie ennemie qui mit hors de combat une notable partie de son équipage,



En haut, le vice-amiral Sagot Duvaurox, préfet maritime, remet le 29 juillet le Janion au signe de la fourragère au capitaine de frégate Blot, commandant le Requin. — Au-dessus, le Requin en rade de Toulon. — En médaillon, le lieutenant de vaisseau Champion qui s'illustra à bord du Requin.

coups de fusils et on releva, certain jour, parmi les morts, le corps d'un officier allemand sur qui on trouva des documents fort précis : c'est ainsi qu'une note recommandait de ne pas se servir de tel appontement, parce que vermoulu, ce qui fut reconnu exact. Cependant l'organisation de la défense se poursuivait : les navires avaient pris leurs postes, et constituaient tout le long du canal une série de forts, solidement embossés ; le poste de Toussoum avait été assigné au *D'Entrecasteaux* et le *Requin* désigné pour la défense d'Ismailia, était mouillé à l'entrée nord du lac Timсах.

Les Anglais disposaient sur ce point d'une forte tête de pont ; la rive du lac s'élevait à pic, surmontée d'une sorte de plateau ouvrant une large vue sur le désert. Utilisant un ancien poste de commandement, malheureusement très visible et impossible à camoufler au milieu de ces sables, le commandement, après l'avoir relié au *Requin* par un téléphone, y plaça en observation le lieutenant de la Morandière.



Le 2 février, une colonne anglaise se forma pour aller attaquer les Turco-Allemands, invisibles dans les replis sablonneux, mais une formidable tempête de sable l'assaillit et elle dut se replier, exténuée et aveuglée.

Le lendemain, 3 février, l'ennemi ouvrit le feu et il eût mis le poste d'observation en piteux état, si ses projectiles n'avaient été de la véritable camelote allemande. Il avait, au cours de la nuit, avancé ses batteries, bien défilées dans des replis : guidé par les indica-

tandis que des avions et un sous-marin ennemis entraient en lutte contre lui.

Ces épisodes glorieux, M. le vice-amiral Sagot-Duvaurox les a évoqués, le 29 juillet, en remettant solennellement à M. le capitaine de frégate Blot, commandant le *Requin*, le fanion, insigne de la fourragère: le *Requin* est le seul cuirassé français titulaire de cette distinction.

Et trois jours après, le « vieux cuirassé sans valeur militaire », désarmé une fois encore,

reprenait sa place dans un coin de l'arsenal.

Il manquait, hélas! à l'apothéose du 29 juillet, le lieutenant de vaisseau Champion qui avait été le grand artisan de ces glorieux exploits: cet officier avait succombé, il y a quelques mois, à l'épidémie de grippe. La mort l'a frappé au moment où il venait enfin, après une longue et cruelle séparation, de revoir sa vénérable mère, rapatriée de Cambrai où elle était demeurée quatre ans au pouvoir de l'envahisseur, ayant eu la douleur de voir son

autre fils, âgé de 22 ans, prisonnier civil, périr en captivité. Peu de jours après la mort de son mari, M^{me} Champion, demeurée veuve avec cinq enfants, recevait du gouvernement anglais la croix du Service Distingué, en même temps que la Compagnie du Canal de Suez, reconnaissante des services rendus, lui attribuait une dotation viagère pour elle et ses enfants.

Tel est le récit d'un épisode à peu près inconnu de cette grande guerre qui vient d'entrer dans l'histoire. L. HENSELING.

LES PETITS FAITS

DE LA SEMAINE



(1) L'adieu du général Pershing au maréchal Foch. Les deux grands soldats échantent une dernière et cordiale poignée de main au moment du départ du chef des armées américaines. — (2) et (3) A propos du « lock-out » des directeurs de concerts et cinémas parisiens. — En (2) un des directeurs prend la parole pour réclamer la solidarité patronale devant les grévistes; en (3) les directeurs émergent au registre de présence. — (4) La saison à Biarritz: un petit que la vague terrifie. — (5) A l'inauguration du pont Notre-Dame à Paris: sur la berge de la Seine M. Poincaré remet le ruban

rouge à M. Lemarchand, qui préconisa la reconstruction du vieux pont. — (6) Sur une plage anglaise la mer inspire à quelques jolies « girls » de pittoresques tableaux vivants. — (7) Le roi d'Espagne (x) aux manœuvres militaires de Santander. — (8) L'as Marinowitch qui comptait 22 victoires vient de se tuer en avion. — (9) et (10) M^e Hesse et Pierre Laval qui ont essayé — sans succès — une offensive de dernière heure contre les « sectionnements » prévus par la nouvelle loi électorale. — (11) Groupe de jeunes filles d'Alsace et de Lorraine qui sont venues en délégation visiter Paris.

LES AMÉRICAINS ONT LAISSÉ EN FRANCE DES SOUVENIRS QUI DURERONT



Ces multitudes de petites croix blanches, que surmonte le drapeau étoilé, et dont la régularité fait sur la campagne environnante comme le dessin d'un jardin à la française, sont celles qui recouvrent les corps des soldats américains morts pour nous. Ils sont tombés là en pleine jeunesse lors de

l'attaque du 18 juillet, pour barrer à l'ennemi la route de Paris. Si jamais quelque nuage s'élevait entre les deux grands peuples, que la France songe aux croix américaines de Château-Thierry! Quel plus beau témoignage d'amour, en effet, que celui qu'on atteste par le don même de sa vie!

LE DERNIER CRI : L'AVION NUPTIAL



Nous avons, à plusieurs reprises, reproduit ici des documents sur des voyages de noces en avion. De jeunes mariés, las de l'éternelle randonnée à Venise, allaient goûter en plein ciel la joie divine des premières heures qui suivent les serments solennels. Mais, à vrai dire, cette joie n'était pas sans mélange : l'époux pilotait l'appareil et, tout entier à ce souci, il n'avait guère le loisir, dans le bruit assourdissant de l'hélice, de répéter à sa com-

pagne, cramponnée à son siège, les « I love you » à jamais enchanteurs. Aussi un constructeur — psychologue habile — vient-il d'avoir un trait de génie. Il a imaginé le « Honeymoon-Express » (l'avion lune de miel). Un pilote spécial dirige cet avion peint en blanc-crème, avec chambre nuptiale ornée comme un boudoir. Et à quelques mille mètres au-dessus de notre terre misérable, les jeunes époux se jurent dans l'azur un amour éternel.

Pour l'anniversaire de la Bataille de la Marne

PARMI TOUTES LES BATAILLES qui ont été livrées au cours de la guerre, la bataille de la Marne restera dans l'Histoire comme la plus grosse de conséquences. C'est, en effet, la bataille de la Marne qui marque le début de l'effondrement de la plus formidable puissance militaire que le monde ait connue. Un auteur français, dans un ouvrage que l'on voudra conserver, raconte les péripéties de la mémorable bataille.

LES CHAMPS DE BATAILLE DE LA MARNE

par Gervais COURTELLEMONT

est un beau volume de deux cents pages contenant **plus de trois cents photographies en couleurs** où passent devant les yeux du lecteur, les ruines, les tranchées, les tombes glorieuses, les uniformes, le matériel de guerre, les armes spéciales, les indiens, les troupes noires, etc., etc.

C'EST LE PLUS BEL OUVRAGE PUBLIÉ SUR LA GUERRE

Un vol. in-4° oblong, relié dos et coins demi-chagrin, plats toile, tranche supérieure dorée. 18 fr. Colonies et étranger, port en sus.

Chez tous les Libraires et à L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 30, Rue de Provence, PARIS

CRESSOL

Dentifrice Végétal

au Cochléaria des Pyrénées (cresson de montagne)

Le CRESSOL, DENTIFRICE VÉGÉTAL, est le résultat de la macération et de la distillation du COCHLÉARIA (Cresson de montagne), de l'ARNICA et d'autres plantes médicinales et aromatiques des Pyrénées.

Le CRESSOL diffère totalement des nombreux dentifrices composés uniquement d'essences ou d'acide phénique, salol ou autres produits chimiques caustiques qui attaquent l'émail des dents et irritent les gencives (*Lyon Médical*, 1906).

Connu depuis longtemps dans une clientèle de dentistes, le CRESSOL ne doit son succès d'aujourd'hui qu'à l'excellence continue des résultats obtenus. **Il a fait sa propre réclame.**

Aucun produit ne donnera à votre haleine un parfum plus délicieux que le CRESSOL.

Le CRESSOL est présenté sous quatre formes

:: ELIXIR, POUDRE, PATE & SAVON ::

Seuls Fabricants : Compagnie du CRESSOL --- BORDEAUX, PARIS, LONDRES

LABORATOIRES : 33-35, rue d'Aviau, à BORDEAUX (France).

Dépôt à Paris : *Dartigues et Mercier*. 13-15, Rue des Petites-Écuries

— GRAND PRIX — Exposition Internationale de Barcelone, 1912 — GRAND PRIX —

J'ai vu.



URODONAL

lave le rein

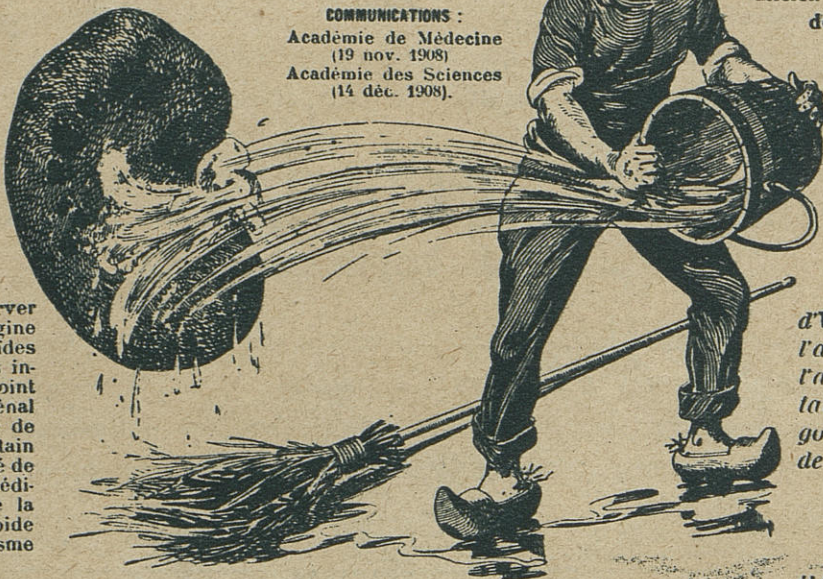
**Gravelle
Calculs
Aigreurs
Rhumatismes
Néuralgies
Artério-Sclérose**

L'OPINION MÉDICALE :

« Il nous a été donné d'observer des entérites aiguës d'origine infectieuse, des fièvres typhoïdes et des appendicites chez des individus assez touchés au point de vue artério-scléreux ou rénal et soumis au régime répété de l'Urodonal depuis un certain temps ; nous avons été frappé de l'absence de complications médicales ou chirurgicales et de la guérison relativement rapide alors que l'état de l'organisme ne le faisait guère espérer. »

Professeur CH. RIVET,
Ex-professeur
de la Faculté de Médecine de Lyon.

COMMUNICATIONS :
Académie de Médecine
(19 nov. 1908)
Académie des Sciences
(14 déc. 1908).



Recommandé
par le Professeur LANCEREAUX
ancien Président de l'Académie
de Médecine dans son
Traité de la Goutte

L'arthritique fait
chaque mois ou après
des excès de table
quelconques sa cure
d'Urodonal, qui, drainant
l'acide urique, le met à
l'abri, d'une façon cer-
taine, des attaques de
goutte, de rhumatismes ou
de coliques néphrétiques.

Dès que les urines
deviennent rouges ou
contiennent du sable,
il faut sans tarder recourir
à l'Urodonal.

Etablissements Chatelain, 2 bis, r. de Valenciennes, Paris. Le flacon,
franco 9 fr.; les 3, franco 26 fr. 50. Pas d'envoi contre remboursement.

Pagéol

répare la vessie



**Guérit vite et
radicalement
Supprime
les douleurs
de la miction
Évite toute
complication**

L'OPINION MÉDICALE :

« C'est avec plaisir que je vous fais savoir que, ayant expérimenté le Pagéol, j'ai pu constater sa parfaite action antiseptique sur la vessie, et je le prescrirai dans tous les cas où il sera nécessaire. »

Dr Joseph SIMONI,
Médecin-Major,
Hôpital Militaire
d'Ancone.

— C'est moi le Pagéol qui donne à tous des vessies neuves et qui guérit les cystites, les pyélites et les prostatites.

Le Pagéol décongestionne et rajeunit les tissus des voies urinaires, qu'il remet complètement à neuf en tuant tous les microbes qui les habitent.

Etablissements Chatelain, 2, r. Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies.
La boîte fco 12.50, les 3 fco 36 fr.; la 1/2 boîte fco 7.50, les 3 fco 21 fr.

VAMIANINE : Avarie, Maladies de la Peau
Nouveau produit scientifique. Le flacon franco : 11 fr.

GYRALDOSE

pour les soins intimes de la femme

Excellent produit non toxique décongestionnant, antileucorrhéique, résolutif, et cicatrisant.

L'antiseptique que toute femme doit avoir sur sa table de toilette.



Exigez la nouvelle forme en comprimés, très rationnelle très pratique.

Odeur très agréable. Usage continu très économique. Assure un bien-être réel.

— Avec cette boîte de Gyraldose, vous n'aurez plus ni malaises, ni ennui.

L'OPINION MÉDICALE :

« En résumé, nos conclusions, basées sur les nombreuses observations qu'il nous a été permis de faire avec la Gyraldose, font que nous conseillons toujours son emploi dans les nombreuses affections de la femme, tout spécialement dans la leucorrhée, le prurit vulvaire, l'urétrite, la métrite, la salpingite, et en toutes circonstances le médecin devra se rappeler l'adage bien connu : « La santé générale de la femme est faite de son hygiène intime. »

Dr Henri RAJAT,
Docteur en sciences de l'Université de Lyon, Chef du Laboratoire des Hospices Civils,
Directeur du Bureau Municipal d'Hygiène de Vichy.

Toutes pharmacies et Etablissements Chatelain, 2, r. Valenciennes, Paris.
La boîte fco 6 fr., les 4 fco 22 fr.; la grande boîte fco 8.50, les 3 fco 24 fr.